

LES VÉRITÉS ÉTERNELLES

par l'Esprit de Victor Hugo

Dictées reçues textuellement par
M. Casimir Mottet
Ingénieur civil

La mort, c'est la vie.
Naître, mourir, renaître encore et progresser sans cesse, telle est la loi.
Allan Kardec

Ayez pour temple l'Univers, pour autels vos cœurs, pour prêtres, la conscience,
et pour images, Dieu.
Constancia (Buenos-Aires).

À mes chers fils Georges et Gaston,

Je dédie ce livre comme la plus belle et la plus sainte relique, témoignage manifeste de la communication constante entre les vivants et les morts.

Qu'ils embrassent avec ardeur cette philosophie suave " le Spiritisme ", unique vérité, trait d'union entre la science et Dieu, qui leur rendra l'épreuve plus facile et les conduira à la félicité éternelle !

Casimir Mottet

Avant-propos

Le livre que j'ai l'honneur de présenter au public m'a été dicté, par la médiumnité intuitive, dans la salle des sessions du Centre spirite de Curitiba (Paraná-Brésil) dont je fais partie.

Commencé le 12 novembre 1896 par une communication toute spontanée, il a été terminé le 15 janvier 1897.

On verra, par les dates dont je fais suivre l'ouvrage, que le travail obtenu était loin d'être toujours le même, dans le même temps. Certains jours j'écrivais 30 vers, d'autres 150 et même 200.

La facilité de la communication dépendait beaucoup de l'état de l'atmosphère : quand elle était lourde, chargée de nuages et d'électricité, la communication était plus lente, plus difficile. Toujours les invocations étaient rapides. Elles arrivaient, pour ainsi dire, d'un trait et sans retouches.

Je dois à la vérité de déclarer ici qu'à aucune époque de ma vie, je me suis occupé de versification, et que personne ne fût jamais plus étonné que quand je me vis composer des vers avec une aussi grande facilité.

Jamais il ne viendra certainement à l'esprit d'aucune des personnes qui m'ont connu, la pensée de m'attribuer la paternité d'une œuvre semblable qui surpasse à tous les points de vue, j'ai à peine besoin de le dire, le niveau de mes connaissances et de mes facultés intellectuelles.

Ce travail est donc bien une nouvelle et indéniable preuve de la réalité du phénomène, si controversé encore parmi nous, de la communication entre les hommes et les êtres invisibles à nos yeux qui peuplent les espaces.

Longtemps j'ai cru, aux débuts du travail, que j'avais affaire à un mystificateur qui usait d'un grand nom pour captiver mon esprit. C'est en vain que les médiums voyants et les guides spirituels de notre Centre affirmaient la présence du grand poète ; mes doutes continuaient à subsister et je n'apportais à la collaboration qu'une volonté peu enthousiaste.

Les communications que l'on trouvera, pages 21 et 219, dans lesquelles l'esprit se plaint assez amèrement de mon peu de foi, attestent la véracité de mon affirmation.

Les irrégularités de certaines rimes qui coulaient de ma plume, et que les faibles teintes de prosodie que j'avais gardées de mes études classiques me faisaient facilement découvrir, aidaient à justifier ma défiance et, malgré les assurances de nos guides et de nos médiums, malgré les remontrances de l'esprit lui-même, malgré ses déclarations de ne pas vouloir se soumettre aux règles de notre poésie et distinguer le genre dans les rimes, je n'en demeurais pas moins toujours fort perplexe et comme sur un qui-vive permanent.

Mais, si la forme du vers n'était pas irréprochable, si des rimes plus ou moins défectueuses se glissaient, assez souvent, je ne reconnaissais pas moins la haute portée de l'œuvre, à mesure qu'elle se déroulait sous ma plume.

Le fonds de plus en plus imposant et majestueux, les enseignements sans cesse plus élevés et sublimes, finirent par éveiller en moi un réel sentiment de respect et d'admiration.

Je ne pouvais méconnaître l'influence d'un esprit supérieur qui m'en imposait par la grandeur de ses maximes et la puissance de sa sagesse.

Combien n'ai-je pas regretté plus tard d'avoir mis, au début, si peu de complaisance et de docilité à me prêter aux volontés de cet esprit généreux et bon !

Ne devais-je pas savoir que le meilleur artiste produit difficilement des œuvres parfaites, à sa hauteur, avec un mauvais instrument, et pouvais-je ignorer aussi que, dans les communications, on retient leur fond, leur portée, et non point le nom des signataires !

Pourquoi me suis-je, si longtemps, départi de ces vérités élémentaires qui, en me donnant plus de tranquillité d'esprit et la foi nécessaire, eussent certainement facilité le travail dans une certaine mesure ?

Je n'ai donc point la prétention, on le voit, d'offrir aux puritains un volume de vers académiques, de forme correcte, élégante, digne du nom du grand poète qu'il porte.

Je sais bien, au contraire, qu'en rendant cet hommage à la grande vérité spirite, je publie, sous des vers médiocres et défectueux, les pensées les plus sublimes et les enseignements d'un esprit élevé, quel qu'il soit, enseignements de la plus haute portée philosophique et morale.

J'aurais pu, je le déclare, corriger certaines rimes, remédier à certaines imperfections de détail ; je n'ai pas voulu le faire.

Par respect pour la vérité elle-même, j'ai préféré publier l'ouvrage tel que je l'ai reçu, dans toute son originalité, espérant que le public, avec son gros bon sens, ne tombera pas dans la même erreur que moi-même, et, qu'au lieu de s'attacher à la forme du vers qui, d'ailleurs, n'altère rien à la vérité, il ne voudra retenir, au contraire, que la beauté des merveilles célestes décrites et la grandeur des enseignements que l'esprit est venu consacrer définitivement sur notre planète.

Que les bons esprits du Seigneur accompagnent cette œuvre qui est leur propriété exclusive !

Qu'ils la fassent pénétrer jusqu'aux confins les plus reculés de la terre, répandant partout, chez les fanatiques les plus endurcis comme au milieu des sceptiques les plus rebelles, les rayons de sa bienfaisante lumière.

Ma tâche est terminée ; mon devoir accompli.

Casimir Mottet
Ingénieur civil.

Préliminaires – Communications préparatoires

12 novembre 1896.

Le mal est sans remède ; il faut à l'univers
Plus d'austère vertu, plus d'amour ; car l'enfer,
Que nos vices ont fait, menace d'engloutir
Et la terre et les Cieux. Tout est prêt à périr.
O Parfait Infini, qui rayannes partout,
Dont la Toute-puissance et l'infinie sagesse
Sont partout manifestes ! O Dieu, Toi qui peux tout,
Aie pitié des humains ! Vois l'horrible détresse,
Le gâchis infernal qui presse tes enfants !
Seul, un de tes rayons, amoureux et bénis,
Peut, sur ta volonté, rétablir l'harmonie,
En séparant d'un coup les bons et les méchants.
Victor HUGO.

Frappé de semblable communication, je demandai aux guides spirituels de notre Centre, à l'aide d'un autre médium, si c'était réellement l'esprit du grand poète qui était venu nous visiter.

La réponse fut la suivante.

" Vous êtes incorrigible. Mais, pourquoi ne viendrait-il pas ? Est-il rien au monde de plus mauvais que le doute ? La communication n'est-elle pas à la hauteur de celui qui l'a signée ?

Le guide : Henri Sauvé.

Oui, c'est bien moi, Victor Hugo. "

Ayant alors, instinctivement, repris le crayon moi-même, je traçai de nouveau les vers qui suivent.

O mon bon Casimir, soyez donc plus croyant !
Ne vous figurez pas qu'ici, dans cet espace,
Où tout est lumineux, limpide, étincelant,
On s'amuse à tromper comme on dit : pile ou face.
Tout est sérieux ici. La grande vérité
Est un lustre éclatant qui réfléchit sans cesse,
Où tout esprit se mire. Jamais point de faiblesse.
On y parle toujours avec sincérité.
Victor HUGO.

14 novembre.

O mon cher Casimir, laissez votre pauvre âme
Aller vers l'inconnu, monter vers l'Eternel !
Vous ne saurez jamais de quelle douce flamme
Elle va s'enivrer aux pieds de l'Immortel.
Laissez-la donc aller ! Vos frères de l'espace

Ne sont-ils donc pas là pour montrer le chemin
Qu'elle doit parcourir et lui marquer sa place
Dans cette immensité qui n'a jamais de fin ?
Comme le matelot qui, passée la tempête,
Est heureux de revoir ceux qu'il a tant aimés,
Ainsi votre pauvre âme, attristée et muette,
Dans les champs de l'azur reviendra s'animer.
O ami des vieux temps ! Comme il est doux de vivre
Au milieu des parfums de la vie éthérée,
Dans cet océan pur où le Père respire
Fait entier de bonheur et d'amour épuré !
Béni soit notre Dieu ! Ses œuvres sont parfaites ;
Car, dans cet infini de soleils, de planètes,
Nul n'est abandonné. Tout va vers la Beauté,
Mû par la grande Loi de solidarité.
Victor HUGO.

17 novembre.

Casimir, mon ami, pourquoi tant t'attrister ?
Ne connais-tu donc pas le but de la vie ?
Ne sais-tu que ce Ciel, dont tu fus si ravi,
Ne se peut conquérir qu'après avoir lutté ?
Es-tu seul à souffrir ! Regarde autour de toi,
Depuis le mendiant jusqu'au plus grand des rois,
Et dis-moi franchement qui n'a pas ses misères
Et peut se dire heureux sur votre triste terre.
Combien, plus méritants, que les noires souffrances
Accablent, sans pitié, sur un lit de douleur ;
Et qui sont, cependant, le cœur plein d'espérance,
Gardant toute leur foi jusqu'à la dernière heure !
Allons, réagis donc ! Reprends donc ton courage !
Reprends cette vigueur qui fut ton apanage !
Pourquoi tant d'amertume ? Pourquoi douter toujours ?
Le levier de la vie, n'est-ce-donc pas l'amour ?
Aimer bien, être aimé, n'est-ce tout sur la terre ?
Et n'as-tu mille preuves de notre amour sincère ?
De quoi te plains-tu donc ? Et que désires-tu ?
On ne t'a pas appris que la pure vertu
N'est point d'amonceler, d'entasser les richesses,
Mais bien de protéger, secourir la faiblesse ?
N'est-on pas plus content, dans son for intérieur,
Quand on a fait le bien, soulagé le malheur,
Secourant son prochain, allégeant les souffrances,
Laisant aux uns la paix, aux autres l'espérance,
Que si l'on a vécu ne pensant, rien qu'à soi,
Dans l'amour du pécule et non point de la Loi ?
Est-il rien de plus beau, rien de plus consolant
Que rendre la santé, les forces aux souffrants,
Eteindre les douleurs et porter l'allégresse

Partout où dominait la plus noire tristesse ?
Combien seraient heureux d'échanger leurs trésors,
Leurs titres, leur renom et leur luxe effréné,
Pour ce sublime don que le Ciel t'a donné,
Et qu'aucun des mortels n'acquiert avec son or !
Chasse ton amertume : ne porte aucune envie.
Ne t'occupe point tant des besoins de ta vie.
Suis les aspirations, les désirs de ton âme
Qui brûle d'amour pur et dont la belle flamme
T'illumine en entier. Pense aux autres toujours,
Avec la même foi, avec ce même amour.
Celui qui pense à toi, qui s'occupe des tiens,
N'oublie jamais personne, il sait ce qui convient
A chacun, comme à tous, et, bien mieux que toi-même,
Il sait ce qu'il te faut " Celui-là, c'est Dieu même " !
Victor HUGO.

18 novembre.
Dieu, infiniment saint et Bonté souveraine,
N'abandonne pas l'homme. Au plus fort de la haine,
Quand tout paraît fini, désespéré, perdu,
Quand le vice a tout fait, apparaît la vertu.
Allons, mes bons amis, soyez donc plus cléments,
Le pardon c'est la loi. Laissez donc les méchants
Se vautrer dans le vice, vous, suivez le chemin
Que le Christ a tracé " Pardonnez aux humains ".
Victor HUGO.

18 novembre.
Je lis le doute affreux au fond de ta pensée
Et je prends en pitié ta pauvre âme glacée.
Le peu de cas que fait ma versification
De vos règles usitées cause ton émotion.
— Victor Hugo peut-il ignorer les usages
De notre poésie ? Est-il vraiment bien sage
De prêter plus longtemps l'oreille à tels discours ?
Des mystificateurs, nous en eûmes toujours ! —
C'est bien la ta pensée : tu n'oses point la dire,
Mais tu ne peux cacher ce que moi je sais lire.
Eh bien ! Tu tombes ainsi dans la plus grande erreur,
Car mon temps a passé de mystificateur.
Non, non, je ne viens pas ici pour me distraire,
Ni pour prendre ton temps. " L'œuvre que je dois faire,
De morale et de bien ", t'indiquera bientôt
Si l'esprit qui t'inspire vient d'en bas ou d'en haut.
Je suis, je te l'affirme, Hugo, le grand poète,
Du moins, j'en ai l'esprit, si je n'en ai la tête.
Pourquoi douter encore ? N'es-tu donc pas à nous ?
Mais, ne serais-je lui ! Que t'importe après tout,

Si ce que l'on t'inspire est toujours digne et sage ?
Tu me crois donc, encore, un si haut personnage
Pour qu'il faille établir ma personnalité ?
Oh ! Je suis bien petit dans cette immensité !
Mon nom n'y compte pas ! Je n'y suis un atome !
Jamais on n'y parla le langage des hommes.
Dans l'espace sans fin où je vis aujourd'hui,
Les vers n'ont pas de frein comme dans votre nuit.
Pour nous, la poésie est une mélodie :
Le charme de l'oreille est notre prosodie.
Quand elle est satisfaite, plus aucun embarras
Ne nous est opposé, car tout se borne là.
Nous ne connaissons point de genre dans les rimes,
Et notre poésie n'en est pas moins sublime.
Au fait, je n'écris pas pour vos académies
Aux décisions desquelles je ne suis plus soumis :
Je suis un esprit libre, obéissant à Dieu,
Et je dois parler, seul, le langage des Cieux.
Ma rime ne sera ni riche, ni coquette,
Je t'en préviens d'avance, ô mon cher interprète.
Elle sera modeste, car la simplicité,
Tout en étant plus claire, n'exclut pas la beauté.
" Maintenant, il le faut, loin de toi l'affreux doute ;
Mêle tes fluides aux miens et mettons-nous en route. "
Victor HUGO.

Chapitre I – Introduction

1. Les véritables sages.

19 novembre.

Me voici maintenant, frère, tout préparé
A narrer les trésors du beau Ciel azuré.
Oh ! Qu'il est ravissant ! Cette œuvre magnifique
Est au-dessus de tout ce qu'un homme s'explique.
Pauvres petits mortels, qui croyez tout savoir,
Combien vous êtes sots ! Qu'il est triste de voir
L'ignorance et l'orgueil qui sont votre partage !
Vous appelez des fous ceux qui sont les vrais sages !
Ah ! Si vous connaissiez les splendides beautés
Que recèle le Ciel, ses grandes vérités !
Si vous pouviez sonder les infinies merveilles
De la vaste étendue, aux lueurs sans pareilles ;
Percevoir l'harmonie, le bonheur et l'amour
De ce grand océan, renouvelé toujours !
S'il vous était permis de déchirer le voile
Qui cache, à vos regards, comme une épaisse toile,
Cet infini des Cieux, véritable poussière
De soleils et de mondes, où la même bannière,
Sous la diversité des formes et des couleurs,
Domine en souveraine, unissant tous les cœurs !
S'il vous était donné de plonger vos regards
Dans ce travail caché qu'on sent de toutes parts,
Labyrinthe divin, où toute créature
Accomplit son devoir, utile à la nature,
Mécanisme parfait, solidement bâti,
Engrenant tous les êtres, du plus grand au petit !
Alors, vous comprendriez, pauvres petits humains,
Que l'erreur d'aujourd'hui sera le vrai demain,
Et vous condamneriez votre officielle science
Qui, ne s'expliquant pas, veut nier l'évidence,
Réfléchissez-y donc ; soyez moins hypocrites,
Et ne vous riez plus de vos frères spirites ;
Car, ils possèdent, eux, l'unique vérité,
Rendant leurs vrais devoirs à la divinité.

2. La vérité vous vient des revenants

20 novembre.

Terriens, il est grand temps d'écouter le langage
Que, depuis cinquante ans, les esprits bons et sages
Ne cessent de parler. Le règne de l'erreur,
De la superstition, de toutes les horreurs,
A duré trop longtemps. Une aurore nouvelle
Est prête à se montrer. Secouez la tutelle

Qui diminue vos sens, gêne votre raison,
Vous empêchant de voir cet immense horizon
Où sont les êtres chers que vous avez connus ;
Vos parents, vos amis, que vous croyez perdus.
Vous n'êtes plus enfants ; vous n'avez plus de chaînes.
Soulevez le rideau qui causa tant de peines
Aux fils de la planète. Il cachait, dans ses plis,
Non point l'affreuse mort et l'éternel oubli,
Mais la vie sans limites et la continuation
De l'être individuel, gardant ses passions,
Conservant, dans son cœur, ses amours et ses haines
Et partageant toujours vos douleurs et vos peines ¹.

21 novembre.

Oui, cet épais rideau qui cachait aux mortels
La brillante nature, œuvre de l'éternel,
Ce rideau va tomber, percé par notre science,
Par nos labeurs constants et nos longues souffrances.
Et, — chose ravissante, prodige surprenant ! —
La vérité vous vient des propres revenants,
De ceux qui, pour vous tous, étaient un vrai mystère.
Ce sont eux aujourd'hui qui parlent à leurs frères,
Du fond de leurs tombeaux, leur criant à l'envi :
" Cessez de nous pleurer, car la mort c'est la vie ".

3. Le Livre de Dieu : âge du Spiritisme.

O Dieu, parfait et bon, combien ton infini
Est rempli de parfums, de suave harmonie !
Que ton œuvre est immense et que tes sages lois
Contiennent de sagesse, nous inspirent de foi !
Ta justice est partout, et ton amour sans bornes
Ne connaît point d'égal que le pardon qui l'orne !
Qui décrira jamais, ô Père bien aimé !
L'enchaînement sans fin des trésors renfermés
Dans le fourmillement des mondes innombrables,
Dont partout tu peuplas les espaces insondables ?
L'Univers est un livre écrit pour tes enfants.
Chacun lit ce qu'il peut, par son avancement,

¹ Ayant éprouvé de grandes difficultés pour recevoir la communication du 20 novembre, j'en demandai l'explication à nos guides. Il me fut répondu, à l'aide d'un autre médium, que les fluides étaient peu homogènes ce jour-la et je reçus, alors, les vers suivants :

Allons, mon cher ami, pourquoi donc t inquiéter ?
T'avouerais-tu vaincu par la difficulté ?
Celui qui lutte est fort, il remplit son devoir,
Dieu toujours le protège. Il doit donc recevoir,
Tôt ou tard, mais toujours, la juste récompense
De ses nobles efforts au profit de la science.
Victor HUGO

Et va, comme à l'école, en tournant une page,
A mesure qu'il sait et qu'il avance en âge.
Levez donc vos regards vers la voûte d'azur !
Que le souffle embaumé de l'amour le plus pur
Illumine vos âmes ! Et, comme une étincelle,
Monte vers le Très-Haut, car l'heure est solennelle,
O mes frères terriens ! Nous avons tous atteint
Ce superbe feuillet du livre du Destin,
Où sont écrits ces mots, gravés en lettres d'or :
" Âge du Spiritisme : là s'arrête la mort. "

Chapitre II – La réincarnation

4. L'atome est un monde qui se transforme sans cesse.

23 novembre.

Oui, ce temps est venu, prédit par l'Evangile,
Qui va rendre des textes l'explication facile.
De tous temps, en tous lieux, les prophètes ont parlé
Prêchant la même loi, la même vérité,
Nous enseignant à tous, avec le même feu,
Que la vie est partout, la mort en aucun lieu.
Mais les peuples enfants de la planète Terre
N'ont jamais, jusqu'ici, pénétré ce mystère,
Ne pouvant concevoir, dans leurs superstitions,
Cette admirable loi de réincarnation.
Tout se transforme, amis, et rien dans la nature
Ne périt, ni se perd, ni marche à l'aventure.
L'ordre est partout sublime, admirable, étonnant,
Du plus petit des êtres à l'infiniment grand.
Tout est organisé, tout se meut, tout s'agite.
La plus lourde matière, elle-même, palpite.
Chaque atome est un monde accomplissant la loi
Qui veut que tout progresse, tout aille devant soi,
Se transformant toujours, laissant les vieux organes
Quand ils ne servent plus, opaques ou diaphanes,
Et prenant les nouveaux que la Divinité
Juge mieux appropriés à sa félicité.
La vérité se trouve dans la métempsycose,
Puisque, vous le voyez, tout se métamorphose,
Et, malgré l'apparence et la diversité,
Tout a même origine dans cette immensité.

5. Origine des êtres : nébuleuses, soleils, terres de l'espace.

Tous les êtres, au début, étaient dans le cosmos
Et, par le mouvement, sont sortis du chaos,
Se groupant par séries, de diverses manières,
Formant ces nébuleuses, vrais amas de poussières,
Chacune avec sa loi. Celles-ci, tourbillonnant,
Engendrent les soleils, flambeaux du firmament,
Mus par les mêmes lois, et dont le nombre immense
Est si grand qu'il n'est pas en chiffres de puissance
Pour le représenter. Ces soleils, à leur tour,
Par leur attraction, résultat de l'amour,
Vont en se divisant et laissant, sur leurs traces,
Les planètes appelées " Les Terres de l'Espace " ou " Ruches du Seigneur ",
Semées dans l'univers
Comme les grains de sable aux rivages des mers.

6. Développement de la parcelle de vie jusqu'à l'homme.

24 novembre.

C'est là que s'élabore, aux yeux de l'Immortel,
Ce travail de titan, gigantesque, éternel,
Des parcelles de vie sur les atomes mornes,
Donnant ainsi naissance à ces multiples formes
Qui sont dans la nature et vont diversifiant
Tous les êtres entre eux par leur avancement.
La parcelle de vie animant la matière
Va d'une forme à l'autre. Dans la longue carrière
Qu'elle doit parcourir, du règne minéral,
(La forme primitive), jusqu'au règne animal,
Elle va s'épurant, acquérant chaque jour,
Avec la volonté, plus de force et d'amour,
Sans pouvoir toutefois, dans le trajet cité
Réussir à connaître sa personnalité.

25 novembre.

Et, quand, par le travail, cette même parcelle
Arrive à ce degré d'avoir conscience d'elle ;
Qu'elle peut discerner, avec sécurité,
Le juste de l'injuste, le laid de la beauté,
Notre Père lui donne le bonheur qu'elle envie
Et l'incarne chez l'homme où commence la vie
Avec le libre arbitre, qui la rend souveraine,
Maîtresse de ses joies comme aussi de ses peines,
La dotant, pour cela, d'organes plus parfaits
Afin de conserver mémoire des faits.

7. L'âme et son périsprit. — Leurs feux, leur progrès indéfini.

La parcelle de vie est alors une flamme,
Eminemment subtile, que vous appelez " âme ",
Et qui va s'épurant toujours de plus en plus
En procurant le bien, pratiquant la vertu.
Elle est unie au corps et lui donne sa vie
Avec une enveloppe appelée, " périsprit "
Qui le pénètre entier, exactement le borde
Et, dans certains sujets, quelquefois le déborde.

26 novembre.

Le périsprit reçoit les volontés de l'âme :
Il entraîne le corps qu'aussitôt il enflamme
Et met en mouvement. Sans lui, le corps n'est plus
Qu'une matière inerte et bientôt disparue ;
Et, c'est aussi par lui que les douleurs du corps
Se transmettent à l'âme, déterminent la mort.
Le périsprit ne peut se séparer de l'âme.
Il est son vêtement ; il recouvre sa flamme

Dont il est le reflet. Plus l'âme est pure et belle,
Et plus le périsprit alentour étincelle,
Véritable miroir de la situation,
Des nobles sentiments et des viles passions
Qui se livrent combat dans cette forteresse,
Ne pouvant ni tromper, ni cacher sa faiblesse.

27 novembre.

C'est par le périsprit que les âmes se classent ;
Le brillant de leur feu leur désigne leur place
Dans l'immense univers. Par la loi naturelle,
Chacun va se ranger, sans besoin de tutelle,
De guide ni d'escorte, à l'endroit mérité
Par son avancement, suivant sa densité.
Chacun a son milieu : les esprits les plus purs
S'élèvent le plus haut dans la voûte d'azur,
Et ils découvrent mieux l'admirable concert,
La suave harmonie de ce bel univers,
Dont les charmes divins les transportent d'ivresse,
Car, tout est enchanteur, et tout est allégresse,
Dans ce milieu serein où respire l'amour.
Les forçant d'avancer toujours, toujours, toujours.
Ainsi, le périsprit suit en se dépurant,
Se tournant chaque fois d'un blanc plus éclatant,
Plus léger et plus pur, à mesure que l'âme,
Par les vertus acquises elle-même s'enflamme,
Devient plus flamboyante et lance aux alentours
Les feux de sa lumière et ses rayons d'amour.

28 novembre.

Et, l'âme va toujours montant vers l'infini,
Pénétrant plus avant, et toujours rajeunie,
Chaque fois qu'elle a pu s'élever d'un degré
Dans cette immensité du beau ciel azuré,
Où toujours, devant elle, vont en s'amoncelant
Des mondes plus divers et plus étincelants,
Véritable tissu de merveilles étranges
Qui mène à ces beaux lieux où vivent les archanges.
Il n'est aucune borne à son avancement,
Sans cesse elle progresse, elle va de l'avant ;
Et, plus elle s'oublie pour aider à ses frères,
Plus elle s'illumine et s'approche du Père,
Laisant entre elle et Lui, si pure qu'elle soit,
Un abîme d'amour qu'aucun être conçoit.

8. Dieu ne punit pas, c'est la conscience. — Comment s'opère la réincarnation, unique moyen de progrès.

Telle est la destinée de notre âme immortelle :
Sortie des éléments à l'état de parcelle

Ignorante, active, elle va lentement
D'une étape vers l'autre, mais toujours sûrement,
S'instruisant, s'élevant sur l'échelle des êtres,
Transformant ses organes, puis enfin apparaître,
Sous la forme de l'homme, consciente et responsable,
Maîtresse d'elle-même, estimant son semblable.

30 novembre.

Le moment est pour elle, alors, bien solennel,
Car, elle vient d'entrer sur la route du Ciel,
Chemin indéfini, difficile, agité,
Au bout duquel l'attend la vraie félicité,
Partout semé d'épines, qu'elle ne peut gravir
Sans tomber bien souvent et bien longtemps souffrir.
La justice est rigide ; les lois inexorables.
Et, ce n'est point le Père qui punit les coupables !
C'est la propre conscience que chacun porte en soi,
Qui, scrutant nos actes, tourmente notre " Moi ".
Nul n'échappe à ses coups et, quand on a mal fait,
Tôt ou tard, sûrement, on en ressent l'effet.
La mort est impuissante à soustraire au remords
Parce que la conscience n'est point dans notre corps,
Et que son action est bien moins efficace
Sur les êtres incarnés que sur ceux de l'espace.
C'est la loi du talion. Notre propre conscience,
Comme un dur aiguillon, nous harcèle et nous tance
Jusqu'au jour où nous-mêmes demandons à subir
Ce qu'à notre prochain nous avons fait souffrir.
À ce moment béni du repentir sincère
A lieu l'avènement du sublime mystère :
La réincarnation. L'âme entre dans le trouble
Elle est précipitée dedans le nouveau moule
Qui doit l'acheminer à la réparation
Des maux qu'elle a causés,
Maux dont l'expiation
Se fait presque toujours au contact des victimes,
Terrible et supportée d'une façon sublime :
Car, bien qu'elle ait perdu souvenir du passé,
Pour que rien, dans l'épreuve, ne puisse l'embarrasser,
L'âme conserve, en elle, un vague sentiment
Du mal qu'elle a commis et court au châtement.
Au sortir de ce corps qui l'a tant fait souffrir,
Autant pendant la vie qu'au moment de mourir,
Elle est d'abord troublée pendant un certain temps,
Dont la durée dépend de son avancement ;
Puis, quand elle a perdu souvenir de ses haines,
Elle voit déroulée, devant elle, la chaîne
De ses vies antérieures : elle peut comparer
Le bien qu'elle doit faire et le mal réparé.

Le chemin parcouru se met en parallèle
Avec celui qui reste. Une énergie nouvelle,
Inconnue jusqu'alors, s'empare de cet être
Qui tient à son bonheur et qui veut se repaître
De ces félicités, encore tant éloignées,
Qu'il n'atteindra jamais s'il ne les a gagnées.

1er décembre.

Et, comme il ne saurait progresser sans douleur,
Il supplie l'Eternel de rapprocher cette heure
Qui lui procurera de nouvelles souffrances
Pour pouvoir acquérir une plus grande science.
Ainsi, vient le progrès. — Dans chaque incarnation
Nous allons en laissant quelque imperfection,
En nous améliorant. — Toujours après la mort
L'âme revient meilleure qu'à la prise du corps,
Parce que les douleurs, les chagrins, les tourments
Passés sur cette terre, font son avancement.
Et, nous allons ainsi, dans le temps et l'espace,
En nous réincarnant chez différentes races,
Au milieu des enfants de ces mondes divers,
Dont le nombre est sans fin dans le vaste univers.
On n'est pas où l'on veut ; mais on est où l'on doit,
Suivant les progrès faits, les besoins de son " Moi ".
Nul privilégié : la plus grande justice
Est partout admirable, sans besoin de police.
Partout la même loi domine en souveraine.
Chacun se fait ses joies, comme il se fait ses peines,
Conforme à ses mérites. Le progrès est conquis
Par l'éternel duel du corps et de l'esprit.
Respectons, donc, ce corps qui nous paraît si peu,
Aimons-le tendrement et remercions Dieu
De nous l'avoir donné ; car, sans cette matière,
Constamment transformée et réduite en poussière,
Véritable creuset où se forme l'esprit,
Le secret de la mort ne serait point surpris,
Et, ne pouvant, du Père, admirer la sagesse
Jamais nous ne saurions apprécier ses tendresses.

Nota

Dans notre session du 2 décembre, les guides du Centre nous avisèrent qu'à cause du mauvais état de l'atmosphère, (le temps était, en effet, très pluvieux et orageux) notre travail serait suspendu pendant quelques jours. Ils nous recommandèrent d'évoquer de temps à autre, pour savoir à quel moment il pourrait être repris ; et, l'ayant fait le 6 décembre, nous reçûmes la communication suivante.

L'atmosphère est mauvaise, il faut donc ajourner

Le travail entrepris, loin d'être terminé.
Sachez attendre un peu, car votre pauvre terre
Est entourée de fluides, pénibles à défaire.
On peut y pénétrer, mais pour s'y maintenir,
C'est trop nous demander : il faut trop y souffrir.
Patientez, je vous prie, nous finirons la tâche.
Mais, pour l'instant, donnez quelques jours de relâche.
Victor HUGO.

Enfin, à la session du 10 décembre, nous reçûmes l'ordre suivant.
Demain, mon bon ami, reprenez le travail ;
Réarmez notre voile, car notre gouvernail
Sera, vous le verrez, assez bien manœuvré.
L'atmosphère est meilleure et je suis préparé !
Victor HUGO.

Chapitre III - L'Univers et l'amour

9. Le Réveil dans l'espace.

11 décembre.

O Terriens, mes amis, lorsque vous comprendrez
La fin de l'univers qui nous fut engendré,
Quand vous pénétrerez toutes ces profondeurs,
Insondables pour vous encore jusqu'à cette heure,
Que vous découvrirez la nature ravie,
Restée cachée pour vous, du temps de votre vie,
Quand votre âme, sortie de son manteau de chair
Se sentira revivre et libre dans les airs,
Qu'elle aura retrouvé sa personnalité,
Ne pouvant plus douter de son identité ;
Et, qu'au lieu du néant, s'offriront à sa vue
Ces grandes vérités qu'elle n'avait connues ;
Et ces panoramas, à nul autres pareils,
Formés par les rayons des infinis soleils,
Aux multiples couleurs, vastes champs de l'azur,
D'où s'élèvent partout les accents les plus purs ;
Où sont les êtres chers qui vous ont précédés,
Et qui, malgré la mort, vous ont toujours aidés ?
Oh ! Alors, mes amis, quels autres sentiments
Se feront jour en vous ! Heureux les ignorants,
Les humbles et tous ceux qui, petits sur la terre,
Auront su dignement supporter leurs misères,
Sans murmurer jamais ! Heureux les braves cœurs
Qui, des pauvres, auront su soulager les douleurs,
En partageant leur pain, adoucissant les haines,
De la peine d'autrui faisant leurs propres peines !
Heureux encore tous ceux qui, dans le labyrinthe
Des passions déchaînées, auront gardé la crainte
Du saint nom du Seigneur, ayant confiance en Lui,
Faisant le bien toujours et n'ayant jamais nui ;
Tous ceux qui, bravement, auront fait leur devoir,
Dans leur pénible épreuve, que n'auront pas fait choir
Ni l'abus des grandeurs, ni la soif des richesses,
Ni les passions des sens, ni la moindre faiblesse,
Qui, pieusement, auront pratiqué la vertu,
Telle que l'enseigna le grand maître Jésus !
Tous ceux-là, sachez-le, après le lourd sommeil
De la vie sur la terre, auront un beau réveil.

10. Les terres et les soleils : leur mouvement et leur symphonie.

12 décembre.

Oh ! qu'il leur sera doux de pouvoir, dans l'espace,

Se transporter au loin, allant de place en place,
 Au gré de leurs désirs, allégés de ce corps
 Qui tant les opprima, gênant leur libre essor !
 Comme ils seront joyeux, et légers, et rapides,
 Dans leurs courses à travers tous ces mondes splendides
 Qui vont se balançant, se mouvant en cadence
 Autour de leurs soleils qui, d'eux-mêmes, s'élancent
 Dans le lointain sans fond, allant au-devant d'eux,
 Laisant un grand sillon des couleurs de leurs feux,
 Et se précipitant avec une vitesse,
 Vraiment vertigineuse — que l'état de faiblesse
 De vos sens actuels est impropre à compter —
 Marchant, marchant toujours dans cette immensité,
 Suivant la même loi, dans l'orbite prescrit
 Par notre Créateur, qui le leur a décrit ;
 Et, sans qu'aucun d'entre eux repasse dans l'espace
 En un point où déjà s'est vue sa belle trace.
 Combien ce beau spectacle enivrera leurs cœurs !
 Auront-ils payé cher un semblable bonheur ?
 Et, lorsque revenus de leur première extase,
 De voir tourbillonner, du sommet à la base,
 Tant de soleils si purs, de mondes si divers,
 Ils entendront vibrer les notes de l'éther !
 Quand les premiers accents de l'harmonie divine,
 De cette symphonie qu'aucun être imagine,
 Chant de reconnaissance et d'amour envers Dieu,
 Que, par leur mouvement, les mondes font entre eux,
 Où chacun a sa note, où chaque beau soleil
 Forme un chœur séparé, de nul autre pareil,
 Où ces chœurs réunis donnent cette hymne pieuse
 Qui s'exhale à jamais de chaque nébuleuse ;
 Quand ces accents divins viendront frapper leur âme,
 Captiver leur esprit, de quelle douce flamme
 S'illumineront-ils ! Concevrez-vous, un jour,
 Les pures félicités de l'océan d'amour,
 Sur votre pauvre terre, où le mot de bonheur,
 S'attache à des mensonges, à des tissus d'erreurs ?

11. Emotion de l'âme : reconnaissance au Créateur.

14 décembre.

Non, il n'est rien chez vous ; il n'est aucun langage
 Qui puisse vous donner la plus petite image,
 Le plus pâle reflet de cette ivresse sainte,
 De cette effusion sans bornes ni contrainte,
 De cet enchantement, admirable et touchant,
 Qui s'empare de l'âme en ce beau firmament.
 C'est une succession d'adorables merveilles
 Qui fascinent la vue et charment les oreilles,
 Un foyer permanent d'allégresse et d'amour,

Sans cesse entretenu, renouvelé toujours,
Qui porte, en ses rayons, la vraie béatitude,
Faisant éclore en nous le désir de l'étude.
Non, nul ne dépeindra, même imparfaitement,
Les impressions de l'âme, en ce beau firmament ;
Car, il n'est pas de voix, si grand qu'en soit l'effet,
Qui puisse du Seigneur décrire les bienfaits,
Dont le nombre est pour nous bien plus incalculable
Qu'au rivage des mers celui des grains de sable ;
Et qui puisse lui dire. " Moi j'ai vu, je connais
Tout ce que tu produis et tu peux nous donner. "

15 décembre.

Non, ton œuvre est trop grande. Elle est trop infinie,
Et trop majestueuse ; elle a trop d'harmonie ;
Elle renferme, en elle, trop de magnificence,
De sublimes beautés et de Toute-puissance ;
De prodiges cachés et de perfections ;
Et de diversités dans la plus grande union ;
Le sceau de ton Génie est si fort imprimé
Dans l'immense univers que tu sus animer,
O Dieu, maître et Seigneur de nos âmes ravies !
Qu'aucun de tous les êtres qui te doivent la vie ;
Aucun de tes enfants, pour aussi grand qu'il soit,
Aussi sage, aussi pur, avancé dans tes lois,
Ou bien si rapproché de ta haute sagesse,
Ne connaîtra jamais la fin de ta tendresse,
Et n'atteindra le terme de sa félicité
Que tu vas augmentant de toute éternité.

16 décembre.

Béni soit ton saint nom, ô le meilleur des Pères !
Car, à tant de bonheur tu nous mis un salaire
Bien facile à payer, puisqu'il suffit à peine
De ne faire au prochain jamais aucune peine,
De l'aimer de tout cœur et de chercher toujours,
En toute circonstance, à lui prêter secours.

12. L'amour, le grand moteur. — Echelle des mondes.

Voilà ta sainte Loi ; c'est là le grand secret
De ton Génie sans fin, ô mon Père adoré !
C'est par ta Loi d'amour que sont unis les mondes.
Ils se suivent entre eux, comme l'onde suit l'onde ;
Les uns mènent les autres : ceux qui sont les plus vieux,
Dans la grande famille qui se nomme les Cieux,
Qui sont les plus experts et les plus avancés,
Vont aidant, de leur mieux, leurs frères moins sensés.
Tous se donnent la main, et tous sont solidaires.
Aucun d'eux ne saurait rester stationnaire ;

Les plus âgés enseignent aux plus jeunes ravis
 Ce qu'ils ont découvert dans ton livre de vie.
 Il n'est pas de secret qui ne soit révélé,
 Dès que, par son progrès, l'un d'eux est appelé
 A le mettre à profit. — C'est une vaste échelle
 De barreaux infinis, au sommet de laquelle
 Tous doivent parvenir, en temps plus ou moins long,
 Obligés de passer par tous les échelons.
 A mesure qu'un monte, il augmente en sagesse,
 En amour comme en science. Il a pour la faiblesse
 De ceux qui sont en bas plus de compassion,
 Et se met à l'aider avec plus de passion ;
 Et, comme il sent aussi plus de bonheur là-haut,
 Il redouble d'ardeur pour l'atteindre bientôt.
 Telle est la loi des mondes : ils s'en vont dans l'espace
 S'entraidant et s'aimant. — Chacun est à la place
 Marquée par son progrès, situé dans le milieu
 Qui convient à son rang, toujours entre les deux
 Qui le plus s'en rapprochent, pour pouvoir aisément
 Donner au plus petit et recevoir du grand.
 Sur cette immense échelle, il n'est pas de lacune :
 L'amour embrasse tout, des soleils jusqu'aux lunes ;
 Il illumine tout, et bien que différenciant,
 De la base au sommet, du petit au plus grand,
 L'harmonie est parfaite, car tous vont au bonheur
 Portés par l'amour saint du divin Créateur.

13. L'amour entre les Êtres.

Cette immortelle Loi qui régit tous les mondes,
 Les réunissant tous d'amitié bien profonde,
 Règle aussi les rapports de tous les êtres entre eux,
 Les rendant dépendants, solidaires comme eux.

17 décembre.

Chacun a le devoir, dans toute la nature,
 Du plus petit des êtres à l'âme la plus pure,
 Non seulement d'aimer et d'aider son prochain,
 Mais, de se sacrifier, sans répit et sans fin.
 Et l'âme est ainsi faite que chaque bonne action,
 Pratiquée pour ses frères, lui donne une émotion,
 Une joie, un bonheur sublimes, ineffaçables,
 Auxquels certainement nul autre est comparable.
 Les plus heureux sont ceux qui travaillent toujours
 Pour élever les autres, dont le degré d'amour
 Leur a fait oublier leur personnalité,
 Car, ils sont les plus près de la Divinité,
 Puisque Dieu, tout amour et tout contentement,
 Ne travaille jamais qu'au bien de ses enfants.
 Oh ! Que cette œuvre est pure et qu'elle est merveilleuse !

Comme elle resplendit de clartés lumineuses !
Car, l'amour est un feu, plus la flamme en est pure,
Plus elle fait heureux, plus longtemps elle dure.
On la rend plus intense, comme on la purifie,
A mesure qu'on lutte et qu'on se sacrifie.

14. Le Christ et les Chérubins.

Heureux le Christ, martyr qui, pour ses frères,
Sut patiemment souffrir et monter au Calvaire !
Ses terribles tourments, sa couronne d'épines
Ont posé sur son front l'auréole divine ;
Et, radieux aujourd'hui parmi les Chérubins,
Les feux de son amour n'ont plus aucune fin.
Combien sont-ils de Christ, dans cette immensité ?
Le nombre en est, sans doute, difficile à compter,
Car, ils sont répandus dans tout le firmament,
L'embrassant tout entier et partout l'animant,
Unis étroitement, fils de la vérité,
Dans le même désir, la même volonté,
Celle de plaire à Dieu, le servir chaque jour
Avec plus d'énergie, un bien plus grand amour.
Ce nombre, quel qu'il soit, n'admet pas de limite :
Il augmente, à mesure qu'un de nous le mérite
Par ses vertus, donnant au profit de ses frères,
Et par pur dévouement, la vie toujours si chère,
Et préférant mourir des plus noirs châtements,
Plutôt que d'abjurer la foi qui le fait grand.
Telle est la vérité : nous serons tous un jour,
Si loin que cela soit, des Christ à notre tour.
Il faut arriver là, car le bonheur suprême,
Que Dieu créa pour tous et non point pour les mêmes,
Ne se peut conquérir qu'à la condition
D'accepter, nous aussi, de subir " la Passion "
Et de donner un jour notre sang innocent,
Comme le fit le Christ, en faveur des méchants.
Combien cette œuvre est grande ! Que l'âme est rajeunie,
Devant ce beau spectacle de splendeurs infinies ;
Devant cette harmonie, incessante et profonde,
Qui monte si suave du sein de tous ces mondes ;
Devant cette justice, adorable et sublime,
Qui ne veut de bonheur que pour les vraies victimes,
Et nous fait arriver tous au même degré
Par les mêmes efforts et les mêmes progrès ;
En face de l'amour puissant, irrésistible,
Qui nous subjugue tous, auquel rien n'est pénible,
Véritable levier qui soutient l'Univers
Eclairant de ses feux l'harmonieux concert !
Et, si l'on savait tout : si l'on pouvait tout voir !
Mais chacun ne conçoit et ne peut percevoir,

Dans les riants tableaux de ce beau firmament,
Que suivant ses mérites et son avancement.

15. Dissemblance des planètes et de leurs habitants.

18 décembre.

Combien de doux secrets, d'admirables merveilles
Nous cache la nature ? Chaque ruche d'abeilles
A son ajustement, et ses propres parcelles
N'ont rien de ressemblant, ni de commun entre elles ;
Leurs rayons, leurs étages, comme leurs galeries,
De formes différentes, à l'infini varient.
De même pour le Ciel. Les ruches du Seigneur
Sont toutes dissemblables, quoiqu'étant toutes sœurs.
On n'en trouve pas deux, malgré leur nombre immense,
Dont nul ne fait idée, aussi longtemps qu'il pense,
Qui se confondent entre elles, qu'on puisse rencontrer
Egales ou ressemblantes, ni de loin, ni de près.
Chacune a ses beautés, ses trésors, ses richesses,
Pour elle appropriés, dont elle est la maîtresse.
Ce que l'on voit dans l'une, chez l'autre est différent,
N'étant jamais formées des mêmes éléments.
Les minéraux n'ont pas la même structure,
Et ni les végétaux n'ont la même parure.
Quant au règne animal, c'est une variété
Qu'il est bien difficile de se représenter ;
C'est l'immense infini. Chacune des planètes
A ses formes spéciales, les types de ses bêtes,
Toutes intéressantes, beaucoup très remarquables,
Qui sont, dans leur milieu, toujours indispensables.
Les organes varient suivant les fonctions,
Sans cesse accommodés à leurs destinations,
Et partout combinés avec l'atmosphère
Dans laquelle ils se forment, comme au sein d'une mère.
Tout est diversifié dans l'immense nature
La couleur des soleils et leur température,
La rotation des astres et leur inclinaison,
La longueur des années, la durée des saisons.
Les feux dont chaque terre est entourée et luit,
Comme aussi la durée du jour et de la nuit.

19 décembre.

Mais, où nous la trouvons surtout exubérante,
Où, sans conteste, elle est à profusion aimante,
C'est à l'égard de l'homme. Sur toutes les planètes
Le type est différent. Il n'est vraiment deux têtes,
Sur aucune d'entre elles, ni dans la Création,
Avec même profil ou même expression.
Chacune a son cachet dont la physionomie
Est, toujours et partout, en complète harmonie,

Avec la nature et les aspirations
De l'esprit qui l'habite, quelles qu'en soient les passions :
Car, c'est lui qui se fait les organes à son gré
Pour servir ses désirs, ses besoins de progrès.
Les corps humains partout ont la forme gracieuse,
Elégante et superbe, noble et majestueuse,
Qui met l'homme au-dessus de tous les animaux
Lui laissant élever ses regards vers le haut ;
Mais, ils diffèrent entre eux grandement de matière
Sur toutes les planètes, dans la nature entière.
Ici, nous les voyons, pesants et compliqués,
Les mouvements sont lourds, les membres étriqués :
Là-bas, ils sont légers, presque on n'y marche pas,
On va tout en glissant et sans faire un seul pas ;
Et, plus loin, on les voit, sous les mêmes organes,
Devenir vaporeux, à peu près diaphanes,
S'élevant dans les airs, pouvant se transporter
Rapidement au loin, avec facilité.

16. Union de l'esprit à la matière.

20 décembre.

Tout est en relation. L'esprit fait de son corps
Une image fidèle, tel il est, tel dehors.
Suivant qu'il est grossier, ignorant, arriéré,
Ou bien qu'il est subtil, sagace, éclairé,
Il prend une matière, plus ténue ou plus dense,
Toujours identifiée à ses propres tendances.
La plus lourde matière correspond aux petits
Sur l'échelle des êtres, ceux dont les appétits
Règlent les mouvements ; chez qui le sens moral
Est peu développé, comme dans l'animal.
Sur la même planète, malgré les apparences,
La matière des corps n'a point de ressemblance.
Elle est d'autant plus dense, plus serrée, plus compacte,
Que l'esprit qui l'anime est pervers dans ses actes.
Et, toujours elle va perdant de densité
Quand l'esprit, en souffrant, acquiert des qualités.
Le fait est bien certain : c'est nous qui nous faisons
Les maladies du corps, par nos sottises passions,
Par nos penchants mauvais. Ainsi, donc, à mesure
Que l'esprit s'ennoblit, la matière s'épure.
Et par là l'on arrive, sans en être surpris,
A purifier le corps en purifiant l'esprit,
Résolvant par degrés cet immense problème
Que Dieu nous a posé, dans la matière même,
Qu'il s'agit d'animer et de décomposer
Jusqu'au point de l'avoir spiritualisée.

17. Invocation au Seigneur.

O mon Père adoré ! Ta suprême sagesse
Est partout dans tes lois ! Ta divine tendresse
En tous lieux se révèle ! Ta justice sublime
Rend manifeste à tous ton âme magnanime !
Partout cet infini de ta perfection
Se montre à nos regards dans ta création !
Il n'est pas un atome et pas un seul esprit
Qui ne soit à sa place, dont tu ne sois épris,
Et que tu ne réchauffes de ton puissant amour,
L'aidant, le consolant et le poussant toujours ;
Pas un seul qui n'ait pas ce qu'il a mérité,
Et qui ne participe à toutes tes bontés ;
Qui ne soit châtié s'il s'est rendu coupable
Et bientôt pardonné redevenant aimable ;
Enfin, qui ne soit pas toujours récompensé
Suivant ses bonnes actions et ses nobles pensées.
On est extasié devant tant d'harmonie !
Plus on est avancé, plus on sent ton génie !
Car, on découvre mieux cette magnificence,
Et l'on peut mieux juger de ta Toute-puissance.
Sois béni mille fois de nous tous, tes enfants,
Père majestueux ! O toi, le grand des grands !
O Toi de l'Univers l'unique gouvernail !
Toi qui plaças partout l'amour et le travail,
Les uniques soutiens de nos cœurs éperdus
Dans ce chemin sans fin, dur, épineux, ardu,
Qui nous permet d'atteindre à ce beau Sanctuaire,
Foyer de ton amour, ô le meilleur des Pères !

21 décembre.

Que l'amour le plus pur et la reconnaissance
Soient dans nos cœurs à tous, pour tant de bienfaisance !
Que ton nom soit écrit au fond de tous nos cœurs,
Père qui, pour tes fils, créas tant de bonheur !
Et que nous respections ta Sainte volonté
Qui toujours nous engendre d'autres félicités !
Que dans tout l'univers, de l'atome à l'archange,
A l'infini des êtres, tous chantent tes louanges !
Et que ce chant béni, tout de gloire et d'amour
Pour notre Souverain, soit ranimé toujours !
O Père ! Inspire-nous, pour qu'un jour nous puissions
Te comprendre et t'aimer comme nous le devons !
Que notre volonté se confonde à la tienne !
Que toutes nos pensées te soient comme une antienne
De notre gratitude ! Et que tout notre " Moi "
Se perde dans le tien, ô Toi, le roi des rois !

Chapitre IV - L'intervention des Esprits et le réveil

18. Les Esprits, fils de la Vérité, ne peuvent pas tromper ; Dieu les envoie au secours de la science.

Amis, ne pensez point qu'on vous écrit ces lignes
Pour prendre votre temps. Il faudrait être indigne,
Ignorant et bien sot, pour ne pas reconnaître
Le sérieux du sujet, et, pour ne pas admettre
Qu'il n'est rien, nulle part, plus digne d'attention,
D'examen attentif et de réflexion,
Que l'étude du " Soi ".
Se connaître soi-même !
N'est-ce pas, franchement, le plus beau des problèmes ?
Savoir ce que l'on est, ce qu'on fût, d'où l'on vient,
Le pourquoi de la vie et ce que l'on devient ;
Le fil mystérieux qui lie nos destinées
Au silence profond du Ciel illuminé ;
Pénétrer les secrets de la belle nature,
Et découvrir, enfin, cette grande Figure
D'où nous dépendons tous, en qui tout se résume,
N'est-ce pas un sujet, digne de notre plume ?
Ne nous repoussez pas, entendez ce que dit
L'esprit qui vient parler de ce beau Paradis
Qu'il peut étudier, qu'il commence à connaître,
Quoique bien éloigné de l'enseigner en maître.
Nous ne descendons pas du séjour des élus
Pour abuser de vous, égarer la vertu,
Mais bien pour l'affermir, ranimer vos courages,
Dans cette courte vie qui n'est qu'un dur passage
Parsemé d'amertumes, de dégoûts et de joutes,
Où le pire ennemi se trouve dans le doute.
Non, nous ne trompons pas ; vous pouvez écouter.
Nous sommes les enfants de cette vérité
Qui sans cesse envahit, lumineuse et féconde,
Des flots de sa lumière, quelques-uns de ces mondes
Où règne encore l'erreur. Notre mère suprême,
Pour vous tromper, devrait se tromper elle-même.
Il faudrait que le Ciel fût tout entier complice
Et que nous conspirions, tous, pour votre supplice.
Mais, rentrez-en vous-mêmes ; réfléchissez un peu,
Et vous verrez bientôt qu'ici, dans ces beaux Cieux,
Où sont ces doux rayons qui portent la lumière
A votre pauvre monde, et vers qui vos prières
Montent incessamment ; dans ces plaines d'azur
Où règne l'harmonie ; où tout est amour pur,
Désintéressement, charité pour ses frères ;

Où rien ne se produit sans l'agrément du Père ;
 Il n'y saurait avoir personne de capable
 De se moquer d'autrui, de tromper son semblable,
 Parce que celui-là, croyez ce que j'en dis,
 N'aurait point pénétré dans ce beau Paradis.
 Il serait à l'endroit où souffrent les méchants,
 Et de ces vérités il serait ignorant.
 Quel intérêt, d'ailleurs, aurions-nous à le faire ?
 Vous tromper ! Mais, pourquoi ? Par hasard votre terre
 N'est-elle fille du Ciel ? Est-elle condamnée
 A vivre dans l'erreur ? Serait-elle donc née
 Pour rester dans le doute qui l'étouffe et la glace ?
 L'aurait-on destinée à piétiner sur place ?
 Mais ! Qu'aurait-elle fait, pour que le Créateur
 Usât, vis-à-vis d'elle, avec tant de rigueur ?
 Lui si bon ! Lui si tendre avec ses créatures !
 Qui n'en laisse pas une aller à l'aventure ;
 Qui les embrasse toutes dans un égal amour
 Et les fait avancer toujours, toujours, toujours !
 Non, non, cela n'est pas ; votre sort n'est point tel,
 Vous ne méritez pas ce châtement cruel
 De rester, pour toujours, plongés dans l'ignorance,
 Et Dieu vient au secours de votre pauvre science.
 Que feriez-vous sans Lui ? Quel recours auriez-vous ?
 Toujours vous tourneriez comme le fait la roue,
 Autour de son essieu, ne pouvant avancer,
 Sans le bras de levier qui la fait s'élaner.
 Il faut que ce soit Lui, qui vous aide à sortir
 De l'ornière profonde prête à vous engloutir,
 Creusée par vos passions, désordonnées et viles,
 Par vos vices honteux et par vos mœurs serviles ;
 Qui vous fasse marcher, vous tenant par la main
 Pour vous sauver du gouffre, vous remettre en chemin ;
 Car, sans Lui, vous iriez tout droit au précipice
 Et vous mouriez, bientôt, étouffés par vos vices.

19. Comparaison entre le milieu où vivent les esprits et celui de la terre.

Pouvez-vous bien penser que nous n'aimons pas mieux
 Vivre dans notre sphère et dans notre milieu,
 Où tout est en rapport à l'état de notre âme ;
 Où notre vie s'écoule agréable et si calme ;
 Où nos moindres désirs, nos plus petits souhaits,
 Sitôt qu'ils sont conçus, sont aussi satisfaits ;
 Où tout est distraction, plaisir, enchantement ;
 Où l'on ne connaît plus la mesure du temps,
 Où l'on est bien heureux, ayant tout en commun,
 S'entraidant et vivant : un pour tous, tous pour un ;
 Que de descendre ici dans pareille galère,
 Où tout nous incommode ; où la propre atmosphère,

Est impropre à nos corps, nous faisant éprouver
 De violentes douleurs, difficiles à braver :
 Où le choc des passions produit une tourmente
 De fluides très épais ; où chacun se lamente,
 Se désole et gémit ; où, partout, l'on entend
 Des murmures, des plaintes et des gémissements ;
 Où la discorde règne en complète maîtresse ;
 Où toujours les puissants écrasent la faiblesse ;
 Où nul ne sait donner, même du superflu ;
 Où le vice partout étouffe la vertu ;
 Où toutes les passions se donnent libre essor ;
 Où le souverain bien est posséder de l'or,
 Non point pour soulager, secourir son semblable,
 Pour apaiser la faim ; mais dans le but coupable
 De garder ses richesses, d'en faire ostentation,
 Et de mieux établir sa domination ;
 Où les plus grands tyrans ont les plus beaux trophées,
 Où les cris des petits sont sans cesse étouffés ;
 Où privés d'harmonie, de concorde et d'amour,
 Les hommes se déchirent comme de vrais vautours.
 Où ceux d'entre eux ayant quelques bons sentiments
 Sont partout sacrifiés, victimes des méchants ;
 Où le mensonge, enfin, et la haine ennemie
 Recouvrent la vertu de leur noire infamie.
 Croyez-vous donc, amis, qu'un pareil spectacle
 Soit digne d'intérêt ? Que le vil réceptacle
 De semblables horreurs, de telles iniquités,
 Puisse exciter beaucoup à venir l'habiter ?
 Si, donc, nous y venons, ce n'est point pour nous-mêmes,
 Car, le lieu n'est pas bon. Il faut que l'on vous aime
 D'un amour bien puissant ! Convenez avec nous,
 Que votre triste terre n'a rien qui soit bien doux,
 Qui soit bien agréable ; que, pour nous divertir,
 Et passer notre temps, nous aurions pu choisir
 Un séjour bien meilleur ; car, il n'en manque pas
 Des terres dans le ciel ayant plus beaux appas !

20. Les temps sont mûrs. — Le nouvel horizon.

Si nous venons ainsi troubler votre sommeil,
 Si nous venons sonner le clairon du réveil,
 Occuper vos esprits des vérités sacrées
 Cachées à vos regards dans la voûte azurée ;
 (Point d'interrogation suspendu sur vos têtes
 Devant lequel vos âmes s'extasient, sont muettes)

23 décembre.

C'est que les temps sont mûrs. Oui, sur votre horizon,
 Dans les brouillards épais, faits par vos passions ;
 Dans cette obscurité, créée par vos erreurs

Et par vos préjugés, résultat de vos mœurs
Impures et dissolues, sans frein, ni retenue,
Où, sans honte, s'étalent tous vos vices à nu ;
Au milieu du gâchis fait par toutes vos haines,
S'accumulant partout, retenant dans les chaînes
De vos casernements, ces milliers de soldats,
Prêts à se déchirer dans de sanglants combats,
Privant ainsi vos champs des meilleurs travailleurs,
Espoir de vos familles et soutiens de vos cœurs ;
Dans cet épuisement de toutes vos richesses ;
Dans ce noir tourbillon de toutes vos faiblesses,
Où tout va vers le mal, où tout semble perdu ;
Dans cet embrasement de l'immense cohue,
Où la mort est partout ; où tout va disparaître,
Un rayon lumineux vient, enfin, apparaître ;
Rayon parti de Dieu, éclatante bannière,
Qui vient vous éclairer de sa vive lumière ;
Dissiper les nuages qui planent sur vos fronts
Vous empêchant de voir au-delà l'horizon ;
Qui vient vous ranimer, exciter vos courages ;
Des guerres meurtrières arrêter le carnage ;
Rétablir entre vous la belle liberté ;
Faire régner l'amour et la fraternité ;
Détruire vos erreurs ; vous tirer de vos vices ;
Vous arrêter, enfin, au bord du précipice
Où vous alliez sombrer ; redonner l'espérance
A ceux qui l'ont perdue ; rétablir la confiance,
L'harmonie entre vous ; bannir tous vos chagrins ;
Enseigner la vertu, le respect du prochain ;
Vous remettre, en un mot, sur la route éthérée
Qui mène sûrement à la Maison sacrée.

21. Heure de la délivrance. — Invocation.

O heure solennelle ! O toi qui nous permets
De rallier, enfin, nos frères bien aimés ;
De les entretenir, de pouvoir avec eux
Causer de notre Père, de la beauté des Cieux,
De la vie infinie, de notre âme immortelle,
De ces lois de justice, de sagesse éternelle ;
Et de cet avenir, riant et pacifique,
Qui les attend bientôt, de ce port magnifique,
Où nous allons entrer, qui nous permets, enfin,
De soulever pour eux le voile du destin ;
De chasser de leurs cœurs la terrible épouvante
De la mort qui, sans cesse, et bien à tort, les hante ;
De dissiper leurs doutes et bannir les chagrins
Qui tant les tourmentèrent, doutant du lendemain !
O heure solennelle ! Toi qui nous réunis,
Sois marquée dans le temps ! De nous tous sois bénie !

Sois stéréotypée dans l'éther souverain,
Parmi les plus beaux faits de notre genre humain !
Que le Père te grave à jamais dans l'histoire,
Au milieu des plus dignes, des plus chères à sa gloire !
O heure fortunée ! Heure de délivrance,
Qui viens guérir nos maux et tarir nos souffrances,
Donner l'espoir à tous, rendre le fils au père,
La femme à son époux et la fille à sa mère ;
Toi qui nous réunis dans la même famille,
Qui renverses à jamais les honteuses bastilles ;
Qui viens nous apporter tant de consolations,
Et qui nous groupes tous, dans la même effusion
De tendresse et d'amour pour ce Père béni,
Dont, tous, nous connaissons les bontés infinies !
Heure sacrée et pure ! Qui fais que cette terre,
Séjour d'expiations, de douleurs, de misères,
Va s'élever d'un cran dans la maison de Dieu
Et devenir aussi le séjour des heureux,
Se joignant au concert de ses sœurs de l'espace,
Heureuses de la voir, enfin, changer de face,
Et pouvant avec elles, librement, à son gré,
Echanger ses idées, étudier leurs progrès !
Heure bénie du Ciel ! Mon âme est suspendue
D'une douce émotion ! Que la joie qui t'est due
Soit ton bonheur sans fin ! Reçois l'expression
De notre gratitude, de notre admiration !

Chapitre V – Magnétisme, spiritisme, médiumnité

22. La communication entre les vivants et les morts est le fait le plus simple. — Comment elle s'opère.

Ces lignes m'autorisent à penser, ce me semble,
Que nous ne sommes plus bien étrangers ensemble ;
Que vous ne nierez plus la communication
Entre ceux de la terre et les gens qui s'en vont.
Pour extraordinaire que cela vous paraisse,
Le fait n'est pas moins vrai. Ce serait donc faiblesse,
De votre part à vous, de vouloir contester
Un fait indéniable, maintes fois attesté,
Que démontrent aujourd'hui vos frères de l'espace
Qui, plus heureux que vous, peuvent voir face à face
Cette immense nature cachée à vos regards,
Où vous ne voulez voir que la main du hasard.
La communication qui vous surprend tellement,
Confond votre raison et votre jugement,
Sujet de tant d'horreur, de tant de médisance,
Qu'avec acharnement réproûve votre science,
Est l'acte le plus simple et le plus naturel
De tous ceux qui s'opèrent dans l'infini du ciel.
J'ai déjà établi qu'entre vivants et morts
La seule différence réside dans le corps.
Celui-ci obéit aux désirs de l'esprit
Par l'intermédiaire de votre périsprit.
Si, donc, deux périsprits sont de même nature,
Que leurs flammes soient belles ou qu'elles soient impures
Ils pourront aisément se combiner entre eux.
Et n'en former qu'un seul, si le veut ainsi Dieu.
Le groupe alors n'a plus, grâce à son bon plaisir,
Qu'une volonté seule, un unique désir,
De sorte que le corps de celui qui demande
Reçoit bien l'impulsion de celui qui commande.
Voilà tout le secret des faits du magnétisme,
D'origine commune à ceux du spiritisme.
Rien de forcé nulle part ; rien de surnaturel ;
Tout est à la portée du plus simple mortel.
La loi d'affinité qui régit la matière
Est généralisée, se vérifie entière ;
Les esprits, en effet, sont entre eux attirés
D'après la ressemblance de leurs fluides épurés.
A cette grande loi, jamais de réfractaires,
Moins encore dans l'espace qu'ici-bas sur la terre.

23. Théorie du magnétisme : ce que fait, dans l'espace, l'esprit du magnétisé.

24 décembre.

Si, donc, deux périsprits, de qualités innées,
Sont à peu près semblables parmi les incarnés ;
Et que l'esprit de l'un à l'autre, soit soumis,
Parce qu'il le veut ainsi, qu'ainsi Dieu l'a permis,
Le corps magnétisé suit tous les mouvements
Que le magnétiseur impose à ce moment.
Si même celui-ci tient la volonté forte,
Il peut chasser l'esprit et le mettre à la porte
De ce corps qu'il maîtrise tout à sa fantaisie.
Celui-ci tombe alors en catalepsie,
Et ne reprendrait plus jamais son mouvement
Si le dominateur exerçait trop longtemps
Son pouvoir souverain ; et, par sa volonté,
Ne rappelait l'esprit au corps qu'il a quitté.
Que fait l'esprit chassé quand tout ceci se passe ?
Il se tient près du corps, ou s'en va dans l'espace,
Non d'après ses désirs, quoique non enfermé,
Mais soumis, au contraire, à ce que Dieu permet ;
Conscient de son état, libre de sa prison,
Éprouvant une douce et suave émotion,
D'être débarrassé, si court qu'en soit l'instant,
De son manteau de chair, si lourd et si gênant ;
Lié toujours au corps par un cordon fluidique
Qui part du périsprit, subtil et élastique,
Le guidant en tous lieux, lui permettant alors,
Quand il est rappelé, de retrouver son corps.
Mais, allez-vous me dire, comment de cet espace
Où l'esprit est si libre, revient-il à sa place,
Dans ce corps qui l'enserme, véritable prison,
Citadelle de chair, où toutes les passions,
Sans répit le dévorent ? A-t-il pareil désir ?
Y retourne-t-il bien par son pur bon plaisir ?
Oh ! Non, croyez-le bien, si l'esprit était libre,
S'il pouvait, à son gré, dans l'espace revivre,
Il se garderait bien de reprendre ce corps,
Dont il a tant horreur, qui pour lui fût la mort ;
Mais, il n'est pas son maître ; il ne commande pas,
Et, bien qu'il ait conscience d'aller vers le trépas,
Comme le condamné qui marche, il va, fidèle
A cette volonté qui, malgré lui, l'appelle,
Parce que son périsprit, lié par le cordon
A son magnétiseur, reçoit son impulsion.
Et, quoiqu'à cet appel, l'épouvante le glace,
Il retourne à son corps y reprendre sa place
N'en redevenant maître qu'après qu'est délié,
Par quelques mouvements, le fil qui le liait

A son dominateur. Ainsi cela se passe
Entre les incarnés.
Le souvenir s'efface,
Ou bien est conservé, chez le magnétisé,
Suivant la volonté qui lui est imposée,
Par le magnétiseur durant l'opération.
Si, pendant qu'il le tient sous sa domination,
Notre magnétiseur se tait à ce sujet,
Rien ne reste gravé dans l'esprit du sujet ;
Car, celui-ci chassé, revenant de l'espace,
De ce qui s'est passé ne retrouve point trace.
Mais, si l'opérateur a fixé sa pensée
Sur un ou plusieurs faits ; s'il a bien avancé
Qu'il fallait au réveil en garder la mémoire,
L'esprit magnétisé retrouve d'eux l'histoire
Profondément gravée au fond du périsprit,
Qui les lui reproduit, tels qu'il les a décrits.

24. Théorie du spiritisme. — Rôle de l'Ange gardien.

26 décembre.

Même fait se produit, entre les incarnés
Et leurs frères d'en haut, nous les désincarnés.
Aussitôt qu'un de vous a l'intention formelle
De s'adresser à nous pour avoir des nouvelles
Des choses de l'espace (non point pour satisfaire
Une curiosité vaniteuse et grossière ;
Mais, avec l'intention pure et débarrassée
Des choses matérielles ; n'ayant d'autre pensée
Que celle de s'instruire ; d'aller vers le bonheur
Par le progrès moral ; de devenir meilleur)
Que, du fond de son âme, il le demande à Dieu,
Le priant fermement d'ouvrir pour lui les Cieux ;
Toujours, sachez-le bien, la réponse est donnée
Presque instantanément, de succès couronnée.
Car, cet ange béni que Dieu mit près de vous,
Chargé de vous veiller, à toute heure et partout ;
Qui toujours vous anime et vous prête main-forte ;
Qui, surtout, a le soin de garder votre porte
Contre l'envahisseur ; qui vers le bien vous mène,
Heureux de vos plaisirs et souffrant de vos peines ;
Vous donnant ses conseils et vous admonestant,
Doucement, tendrement, quand vous êtes méchants ;
Qui jamais ne vous quitte ; votre suprême bien ;
Cet ange, qu'à juste titre on nomme " ange gardien ",
Revoit alors d'en haut le permis nécessaire
Pour retirer ses fluides qui, de tout temps, enserrant
Votre corps et le tiennent, pris en un vrai filet
Dans les mailles duquel nul peut se faufiler.
Nous, les désincarnés, nous nous trouvons alors

Délivrés des entraves qui nous barraient ce corps.
Nous pouvons l'approcher par notre périsprit,
Que nous mêlons au vôtre ; et, dès lors, votre esprit
Nous appartient aussi, car nous sommes enchaînés,
Nous les désincarnés et vous les incarnés,
Par l'agrément de Dieu et votre soumission,
Dans les mêmes rapports, les mêmes conditions,
Que le magnétiseur et le magnétisé ;
Pouvant, à notre guise, sans vous martyriser,
Imposer nos idées, commander votre corps,
Soit en y pénétrant, soit en restant dehors.
Dans le premier des cas, c'est la vraie possession ;
Et, dans le second cas, seulement l'obsession.

25. Médiurnité. — Tout le monde peut l'acquérir par l'étude et le travail. — Les esprits sont obligés à respecter les corps des incarnés qui leur sont prêtés pour la communication.

Peu, parmi vous, n'ont pas la médiumnité,
C'est-à-dire le don, la possibilité,
De se communiquer avec nous dans l'espace ;
Presque tous la possèdent, et souvent elle passe
Par eux inaperçue. Mais, ceux qui ne l'ont pas
Peuvent, en s'exerçant, l'acquérir ici-bas,
Car Dieu, toute justice, ne fait point d'arbitraire :
Il nous donne à chacun, et sur toutes ses terres,
Conforme à nos mérites, voulant que nos efforts
Et eux, tout seuls, nous sortent des griffes de la mort.
A mesure qu'on va, qu'on souffre et qu'on se peine,
On acquiert plus de force, en prenant moins de peine.
La même chose a lieu pour la médiumnité,
Qui présente à nos yeux bien des variétés,
Suivant le plus ou moins de précipitation
Avec laquelle s'opère la communication ;
Ou bien encore suivant le mode dont l'esprit
Se manifeste à vous pour en être compris.

27 décembre.

Quand l'Esprit veut lui-même s'entretenir, causer,
Il s'empare du corps qu'il a magnétisé
Et dont il a chassé l'esprit au préalable.
Ce corps lui appartient ; il est alors capable
De se servir de lui de la même façon
Que son vrai propriétaire.
La communication
Se fait alors complète : l'esprit peut, à son aise,
Converser, discourir, même qu'il ne vous plaise.
Il le fait d'autant mieux et plus facilement
Qu'il connaît mieux le corps qui lui sert d'instrument.
Il est maître absolu de sa maison nouvelle,

De ce corps emprunté dont il a la tutelle ;
Il peut, donc, s'en servir en toute liberté,
Comme cela lui plaît, même le maltraiter.
Seulement, dans ce cas, en rentrant dans l'espace,
Les Esprits du Seigneur lui désignent sa place,
Justement méritée, parmi les plus méchants
Qui lui font expier les mauvais traitements
Dont il a torturé, sans permission, un corps
Qui n'était pas le sien, qu'il aurait dû, dès lors,
Apprendre à respecter et savoir ménager.
Et, pour l'abus commis, les tortures infligées
Sont d'extrême rigueur, toujours proportionnelles
Aux souffrances causées par l'esprit du rebelle.

26. Médiurnité somnambulique. — Les esprits s'en servent pour moraliser les vivants et les morts. — Comment souffrent les coupables et comment ils redemandent la réincarnation pour se réhabiliter.

Cette médiumnité, dite somnambulique,
Est une des plus belles, la plus honorifique :
C'est elle qui se prête, et qui convient le mieux
Pour le rapport constant de la terre et des Cieux.
Les Esprits supérieurs s'en servent pour venir
Vous donner leurs conseils, avec vous discourir ;
Vous parler de votre âme, de votre vie future,
De l'infini du ciel, de la grande nature,
De ces lois éternelles qui gouvernent partout
Les êtres et les mondes, et qui régissent tout.
Ils s'en servent, aussi, pour mener les pervers
Au milieu de vos Centres. Ils vous font voir l'enfer
Tel qu'il est. Le bourreau vis-à-vis des victimes,
Dont la vue incessante lui rappelle ses crimes,
Dans les moindres détails, dans toutes ses horreurs ;
Le tenant constamment en proie à la terreur
De ce triste spectacle, le remuant sans cesser
Jusqu'au fond de son âme, toute bouleversée ;
Traqué par la conscience, ce fidèle miroir
De la vie, qui le livre au plus noir désespoir ;
Seul, avec les victimes, et dans l'obscurité,
Ne sachant par où fuir, ni comment s'abriter,
Pour échapper un peu, ne fût-ce qu'un instant.
A ce tableau cynique, à ce remords cuisant ;
N'entendant que les cris des pauvres créatures
Victimes de sa rage qui, malgré leurs blessures,
Émues de compassion à la vue des tourments,
D'un si grand désespoir et si dur châtement,
S'oubliant elles-mêmes, élèvent leur âme à Dieu
Lui demandant, par grâce, qu'il apaise le feu
D'un semblable remords, promettant au coupable
Le pardon et l'oubli de ses faits misérables ;

Circonstance, d'ailleurs, dont le seul résultat
Est d'augmenter sa rage, car il n'y consent pas.
Et les années s'écoulent ! Aucune compassion !
Point d'encouragement ! Pas de consolation !
L'Esprit souffre toujours ses horribles tortures,
Chaque jour plus cuisantes et chaque jour plus dures !
Pas une seule voix qui lui fasse espérer
Que ses affreux tourments vont bientôt expirer,
Jusqu'à ce jour béni, triomphant et sublime
Où la faute est purgée !
Ce jour-là, les victimes
S'effacent du tableau. Cet esprit détrompé
Va désormais jouir d'une certaine paix.
Il renaît à la vie. Il peut donc réfléchir
Et sur les faits passés, et sur son avenir.
Son ange de la garde qui, depuis bien longtemps,
Soupirait ardemment après ce doux moment,
Se montre enfin à lui, l'anime et l'encourage ;
Puis, afin de pouvoir l'éclairer davantage,
Rapidement l'instruire, il l'oblige à venir
Dans le corps d'un médium avec vous discourir.
Alors, il vous décrit ses crimes et ses peines,
Et son état souffrant. Il vous conte ses haines,
Implore du secours pour qu'on l'aide à sortir
De l'endroit qu'il habite, qui tant l'a fait souffrir,

28 décembre.

Où toujours il vit seul, ne sachant où passer
Pour trouver des conseils, oublier son passé.
Car, son ange gardien, quoiqu'étant près de lui,
Ne peut rien par lui-même ; il a besoin d'autrui,
Attendu que ses fluides sont beaucoup trop ténus
Pour ceux de son pupille, différents de vertu ;
Et que, ne pouvant pas saisir son périsprit,
Il ne peut pas, non plus, converser à l'esprit.
Il est parfois bien dur de pouvoir le convaincre ;
Les meilleurs arguments n'arrivent à le vaincre
Mais, rentré dans l'espace, il pense, il réfléchit
A ce qu'il vient de voir, à ce qui lui fut dit.
Et bientôt, il demande lui-même à revenir
Dans ce même milieu qui lui fit tant plaisir,
Où, graduellement, il apprend chaque fois
A se posséder mieux, à connaître les lois
Qui règlent notre vie, jusqu'à ce que, enfin,
Grâce à vos bons conseils, il a vu le chemin,
Et compris la maxime : " pour que l'homme progresse,
Atteigne le bonheur, il est bon qu'il renaisse. "
A ce moment heureux lui montrant l'avenir,
Il n'a qu'une pensée, c'est celle d'en finir

Avec la vie errante et triste de l'espace,
 Dans ses conditions, il veut une autre place
 Ici-bas sur la terre, séjour de punition,
 Et demande à son Dieu la " réincarnation ",
 Pour de nouveau pouvoir, au contact d'un corps,
 Se réhabiliter et vaincre ainsi la mort.
 Cette médiumnité, dite somnambulique,
 Est, comme vous voyez, très sûre et très pratique,
 Car elle nous permet, du mode le meilleur,
 De pratiquer le bien et tirer des douleurs,
 Non seulement les frères qui souffrent dans l'espace,
 Mais encore tous ceux qui, sur la terre, passent
 Dans vos Centres : car ceux-là, voyant de tels tourments,
 Reculent d'épouvante, ils emploient mieux leur temps.
 Ainsi, nous obtenons un double résultat
 Moralisan d'un coup ceux d'en haut, ceux d'en bas.
 Mais, malheureusement, il est peu d'entre vous
 Qui puissent nous prêter ce service si doux,
 Car, votre périsprit, pour un pareil service,
 Doit s'unir à son corps avec plus d'artifice,
 De façon que l'on puisse, sans danger sérieux,
 Soit l'expulser de lui, soit l'y rentrer des Cieux.

27. Bienfaits de la Médiumnité. — Travail commun des incarnés et des désincarnés sur la terre.

Le jour n'est pas bien loin où, grâce à nos travaux,
 Vos corps serviront mieux à vos frères d'en haut,
 Car, il viendra ce jour où le soleil qui brille
 Nous verra réunis dans la même famille,
 Avec ou sans matière, travaillant en commun,
 Confondus et mêlés et ne faisant plus qu'un ;
 Où les désincarnés seront vus par leurs frères,
 Causeront avec eux, sans qu'aucune barrière
 Leur soit interposée.
 Ce jour là, jour béni,
 Nos travaux seront grands, car nous serons unis
 Dans la même pensée, et ce vaste problème,
 Qui tant vous embarrasse et nous gêne nous-mêmes,
 Sera compris enfin, j'en suis bien convaincu,
 Et nous serons puissants, car nous aurons vaincu
 Et soumis la matière.
 Nous purgerons la terre
 De toutes ses douleurs, de toutes ses misères,
 Comblant tous ses abîmes, solidifiant les mers,
 Abaissant les collines et purifiant l'air ;
 Et, pour que l'harmonie des saisons soit complète,
 Nous vous redresserons l'axe de la planète.
 Ce sont là les travaux qui nous sont affectés,
 Que Dieu, dans sa sagesse, son infinie bonté,

A confié à nos soins.
Chaque ruche d'abeille
Doit, par ses habitants, être faite merveille
D'amour et de beauté, lumineuse et parfaite,
Au point que, nulle part, l'ombre ne s'y projette.

28. La Médiurnité, base du nouvel édifice. — Mission sublime des médiums.

Vous le voyez donc bien, ce n'est que par l'union
Que nous opérerons semblable transformation ;
Et, la clef de l'union qui doit nous cimenter,
Je vous l'ai désignée, c'est la médiurnité.
Car, c'est par elle, seule, que vos frères de l'espace
Peuvent s'initier aux choses qui se passent,
Au milieu de vous tous.
Bénis soient donc tous ceux
Qui possèdent ce don sublime et merveilleux
De pouvoir, entre nous, raccourcir la distance,
Nous permettant, enfin, d'entrer dans la balance,
Nous, vos frères aînés, qui ne formons plus qu'un,
Ayant bien plus de force pour le travail commun !
Qu'il soient bénis de Dieu ces courageux athlètes,
Dont l'âme généreuse est toujours toute prête
A se sacrifier pour l'amour du prochain,
Sans crainte de personne, sans peur du lendemain ;
Qui nous prêtent leur corps de bonne volonté,
Pour hâter le moment de la félicité
De quelqu'un de leurs frères, se reposant sur nous
Du soin de leur personne, ici-bas et partout !
Oh ! Oui, qu'ils soient bénis ces éclaireurs sublimes
Qui s'en vont parmi vous, véritables victimes,
Prêchant la vérité, luttant péniblement
Contre l'autorité de vos fameux savants,
Pour vous tirer, enfin, de la profonde ornière,
Illuminer vos fronts d'un rayon de lumière,
Opposant, aux sarcasmes de votre ignare science
L'inébranlable foi de leur docte ignorance !

Chapitre VI – Appel aux savants

29. Invitation à étudier, dans les centres spirites, les divers phénomènes qui prouvent la continuation de la vie et vérifient la loi de réincarnation.

Quand donc, mortels savants, médecins et légistes,
Qui vous expliquez tout, à qui rien ne résiste ;
Qui niez carrément, dans votre sot orgueil,
Ce qui ne tombe pas au pouvoir de votre œil,
Ou bien ce qui confond votre étroite raison ;
Quand donc comprendrez-vous l'admirable leçon,
Ecrit en lettres d'or dans la voûte étoilée
Et que les livres saints ont partout révélée ?
Quand donc, abandonnant votre triste manie,
De condamner d'avance, — tel est votre génie ! —
Tout ce que vous trouvez contraire à votre science,
Voudrez-vous vous résoudre à tenter l'expérience,
A venir quelques fois assister aux sessions,
Aux lieux de nos travaux et de nos réunions ?
Lorsque vous voudrez bien vous donner cette peine,
Nous procurant à nous cette excellente aubaine,
De suivre nos travaux pendant un certain temps,
Vous verrez, chers amis, que vous serez contents !
Car, vous ne serez pas longtemps à reconnaître
La loi fondamentale qui nous force à renaître
Pour pouvoir progresser, sortir de nos douleurs,
Et vous abjurerez bien vite vos erreurs.

30. Phénomènes divers qui seront présentés : les ignorants éloquents, les médecins sans études, les calculateurs illettrés, dessins de fleurs, de monuments et d'hommes étrangers à la planète, empreintes de pieds et de mains, moulage de bras, tangibilité, visibilité et photographie des esprits. — Les derniers de la terre sont souvent les premiers dans l'espace.

Bientôt se formeront d'autres idées en vous,
Sur notre belle science dont vous êtes jaloux,
Car, nous vous montrerons de simples ignorants,
Hommes inférieurs et de médiocre rang,
Discourant sur des points de la plus haute science,
Avec un tel savoir, une telle éloquence,
Qu'aucun d'entre vous tous, pour bien intelligent,
Avancé qu'on le croie, pourrait en faire autant.
Nous pourrons vous montrer encore des médecins
Qui, sans aucune étude, en imposant leurs mains
Sur le corps du malade, et même quelquefois
Sans avoir nul besoin de ce contact des doigts,
Aidés de nos bons fluides, guérissent en un instant
Des maladies terribles que vos médicaments
Seraient inefficaces, impuissants à combattre.

29 décembre.

Et, nous vous montrerons aussi des petits pâtres
N'ayant jamais su lire, encore moins compter,
Faire de longs calculs qui, pure vérité,
Embarrasseraient fort les mathématiciens
Même les plus habiles parmi vos collégiens.
Enfin, nous montrerons, à vos yeux étourdis.
De bien curieuses choses, les faits les plus hardis
Que jamais âme humaine ait pu s'imaginer,
Sur votre triste terre où tout est si borné.
Nous porterons des fleurs d'une de ces planètes
Eparses dans le ciel, pour en ceindre vos têtes,
Dont le parfum suave et l'arôme si pur
Délecteront vos sens d'un sommeil assez dur,
Vous laissant une joie, un bonheur sans pareil
Même longtemps encore après votre réveil.
Et, toujours nous servant de mauvais instruments,
C'est-à-dire des simples et des plus ignorants,
Nous ferons des dessins très bien exécutés,
D'un mode très rapide, et dans l'obscurité.
Nous produirons des fleurs, inconnues ici-bas,
Dans toute leur beauté, leur véritable éclat,
Surpassant toutes les vôtres, laissant loin derrière elles,
La plus perfectionnée, la plus belle d'entre elles.
Et nous vous donnerons aussi des monuments,
De l'architecture montrant l'avancement
Dans ce beau paradis ; des palais somptueux
Auprès desquels les vôtres, aussi luxurieux
Qu'ils puissent vous paraître, et malgré leurs lumières,
Vous sembleront à peine de mauvaises chaumières,
Nous vous dessinerons encore des figures
De ces êtres innombrables qui sont dans la nature,
Vos frères de l'espace, habitants des planètes
Rapprochées de la vôtre. Les très nombreuses têtes
Que nous présenterons, vous feront constater
Et la beauté des types et leurs variétés,
Car chacune d'entre elles aura son expression
Qui produira sur vous sa propre impression.
Pour ces divers travaux, il est bon de le dire,
Nous préférons choisir ceux qui ne savent lire
Et vous paraissent sots. Ainsi nous procédons
Afin de mieux frapper vos imaginations ;
Mais aussi pour montrer que souvent les derniers,
Parmi vous ici-bas, au ciel sont les premiers.
Car, il ne faut pas croire que, là-haut, votre échelle
Continue d'exister ! Elle n'est point assez belle !
Le riche d'ici-bas qui vous paraît heureux
Est, là-haut, très souvent un des plus malheureux ;

Comme le mendiant de votre pauvre terre
Souffrant la faim, la soif et toutes les misères,
Est, la plupart du temps, un des plus avancés
Parmi nous dans l'espace, des mieux récompensés.
Enfin, pour compléter votre édification,
Ne pas laisser planer l'ombre d'un seul soupçon,
Dans vos esprits ravis, nous moulerons nos bras
Et nous vous laisserons les traces de nos pas,
L'empreinte de nos pieds et celle de nos mains,
Puis, progressivement aidés par le divin,
Nous nous rendrons visibles à vos yeux tout ravis
De nous retrouver tels que durant notre vie ;
Et, nous vous parlerons, pour que les faits cités
Etablissent de nous les vrais identités.
Et, si cela n'est pas encore suffisant ;
Si cela ne détruit votre doute si grand,
Pouvant vous croire dupes de l'imagination,
Ou bien encore victimes d'une hallucination,
Pour que vous ne puissiez douter de nos paroles,
Et ni nous accuser de parler paraboles,
Nous doterons aussi vos plaques photographiques
De la reproduction de tous nos traits physiques.
Vous pourrez les passer ainsi de mains en mains
Pour bien vous assurer que le fait est certain.

31. Le secret de la vie n'est ni au cœur, ni au cerveau

Voilà, mes chers amis, à quoi je vous convie !
Venez, enfin connaître le secret de la vie
Que vous cherchez en vain bien inutilement
À découvrir chez vous avec vos instruments,
Qui, si parfaits qu'ils soient, sont toujours matériels
Et ne peuvent saisir rien de l'immatériel !
La vie n'est point au cœur, ni non plus au cerveau,
Comme vous le pensez ! Elle vient de plus haut !
Et, jamais votre science ne franchira l'ornière,
Tant que vous resterez rivés à la matière.
Sachez, pour votre guide, que le dernier croyant
Est, en réalité, plus haut que le savant,
Parce que sa pensée, fixée dans l'infini
L'élève à cent coudées de tout ceux qui le nient,
Attendu que jamais cet incommensurable
Ne pourra s'expliquer par le commensurable,
Et qu'on doit le saisir bien plus facilement
Y fixant ses regards qu'en niant sottement.

32. Pas de foi passive, mais la foi robuste, établie sur des faits indéniables : la foi du Christ. — Pas de respect humain : les grands hommes d'autrefois, vos collègues et vos compagnons vous attendent dans les Centres, et sont prêts à tout pour vous convaincre.

Nous ne demandons pas que vous veniez à nous
 Comme des gens aveugles. Au contraire, nous tous
 Sommes les adversaires de cette foi passive,
 Infondée et légère, qui devient agressive
 Quand on la contredit, capable de semer
 La terreur et le deuil, au lieu de faire aimer,
 Comme, hélas ! tant de fois.
 Ce que nous demandons,
 C'est cette foi robuste, fondée sur la raison,
 Sur votre jugement, avec preuves palpables,
 Maintes fois comprobées, certaines, indéniables,
 Offrant à votre esprit toute sécurité,
 Car, les faits seront-là, prêts à se répéter ;
 Une foi, pour tout dire, qui ne s'altère pas,
 Acquisée par l'étude et ne s'imposant pas ;
 Cette foi qui met l'homme au-dessus des tourments,
 Qui le rend bon et fort et qui le rend puissant,
 Qui lui fait tout braver les affronts, les injures,
 Et jusqu'à mépriser les plus dures tortures ;
 Cette foi que le Christ porta sur le Calvaire,
 Et dont les doux rayons illuminent la terre,
 Même après tant de temps. C'est à cette foi-là
 Que nous vous convions, car nous ne voulons pas
 Le moindre petit doute.
 Venez, pour observer !
 Oui, venez avec nous, converser, étudier !
 Venez sans parti pris, franchement, librement !
 Nous vous en conjurons, ô messieurs les savants !
 Que le respect humain ne vous éloigne pas
 Et, pour aucun de vous, ne soit un embarras !
 Car, vous vous trouverez en bonne compagnie,
 Au milieu des grands hommes, qui furent vos génies,
 Aujourd'hui si petits, dans cette immensité,
 Que pour un grain sable ils n'y sauraient compter.
 Oui ! Joignez-vous à nous, vos anciens compagnons,
 Qui tant vous apprécions et tant vous estimons ;
 Qui souffrons de vous voir, malgré tous vos efforts,
 Impuissants à lever le voile de la mort,
 Ne sachant profiter des belles découvertes,
 Que pour mieux accentuer vos erreurs, votre perte !
 Cessez, donc, de creuser votre vaste mémoire !
 La vérité n'est point dans vos laboratoires !
 Nous vous la montrerons et la ferons si belle
 Qu'elle resplendira, lumineuse étincelle
 Illuminant la Terre. Laissez vos préjugés,
 Frères, il en est temps ! Vos méthodes trop âgées
 Ne vous sortiraient pas de cet affreux chemin
 Où le doute domine, la peur du lendemain.
 Vous n'analyseriez jamais cette pensée,

Objet de vos recherches constantes, empressées,
 Si nous ne venions pas vous donner les moyens
 De pouvoir contrôler comment elle vous vient !
 Car, vous la recherchez toujours dans votre corps,
 Quand son champ, au contraire, est tout entier dehors.
 Venez ! Nous vous ferons toucher du bout du doigt,
 Votre immortalité, basée sur cette loi
 De réincarnation, expliquant le mystère
 De la mort qui vous frappe ici-bas sur la terre !
 Vous nous trouverez prêts à tout pour vous convaincre !
 C'est par des faits probants que nous saurons vous vaincre !
 Nous aurons avec vous toutes les attentions
 Laissant, à votre choix, l'objet des discussions ;
 Car, ce que nous voulons, c'est donner à vos cœurs
 La foi du lendemain, principe du bonheur !
 Nous sommes prêts à tout pour gagner la confiance
 De vous tous, nos collègues, afin que votre science
 Ouvre son horizon à l'étude des fluides
 Qui lui sont inconnus, mais que déjà les druides
 Professaient savamment au fond de leurs forêts,
 Ayant retiré d'elle plus d'un précieux secret,
 Et que professent encore, avec grand appareil,
 Les brahmes aux coteaux des monts Himalaya !

33. Les paraboles du Christ incomprises. — Les prophéties vont s'accomplir.

30 décembre.

Oui ! Nous vous attendons avec cette impatience !
 Car voilà bien longtemps que la douce espérance
 De vous voir réunis près de l'ardent foyer,
 Où sied la Vérité, dont vous vous dévoyez,
 A germé dans nos âmes !
 Il est temps de venir
 Parce que les prophéties vont bientôt s'accomplir !
 Tout ce qu'a dit le Christ, en montant au Calvaire,
 Va se vérifier sur votre pauvre terre.
 Vous n'aviez pas compris sa féconde parole,
 Qu'il devait déguiser souvent en paraboles,
 Parce qu'alors vous n'étiez pas assez avancés
 Pour qu'il pût tout vous dire avec quelque succès !
 Mais, aujourd'hui, mes frères, après tant de travaux,
 Tant d'efforts inouïs, comme aussi tant de maux
 Supportés vaillamment ; après tant de progrès,
 Le mystère est tombé, forcé contre son gré !
 Et, ces textes obscurs, où l'on voyait la lettre
 N'en saisissant l'esprit, vont enfin apparaître
 Dans toute leur beauté, dans toute leur splendeur,
 Charmant l'intelligence et ravissant les cœurs.

34. La Vérité, son impression sur les âmes. — Confrontation de l'avenir et du passé.

O savants, mes amis, comme on est confondu
 Lorsque la vérité se montre toute nue !
 C'est un éclair brillant qui vous transperce l'âme,
 Auquel rien ne résiste, dont la rapide flamme
 Vous transporte de joie, vous confond d'émotion,
 Et vous cause un délire si doux, si bon,
 Qu'on reste suspendu, pris de certaine gêne,
 N'osant pas respirer, de peur que cette haleine
 N'en détruise l'effet ou ne vienne ternir
 Son brillant que l'on veut ne jamais voir finir.
 Quel bonheur est celui de l'âme d'un mortel,
 Quand a sonné pour lui ce moment solennel
 De sortir des ténèbres où tant il vivotait,
 Et de voir flamboyer la belle vérité
 Qu'il n'avait point connue !
 Comme alors ses erreurs
 Lui paraissent vilaines, le remplissent d'horreur !
 Quel sentiment d'amour, pur, délicat et saint,
 Quelle reconnaissance alors pour le Divin
 Se font jour en cette âme ! Comme elle se sent légère
 Dépouillée des erreurs ! Et, comme on la voit fière,
 Contente d'elle-même, ne pouvant se lasser
 De confronter ensemble : avenir et passé !
 L'avenir lumineux, sans limites et sans fin,
 Où l'âme vit heureuse, délivrée des chagrins,
 Où tout est enchanteur, tout resplendit d'amour,
 Où le bonheur parfait s'accroît de jour en jour,
 Où tout est toujours pur, fraîchement embaumé,
 Sans cesse rajeuni ; où tous savent s'aimer ;
 Où règne une harmonie à nulle autre pareille ;
 Où partout les merveilles succèdent aux merveilles !
 Et le passé terrible, avec ses noirs tourments,
 Ses ténèbres épaisses où vivent les méchants ;
 Où partout l'ambition dévore ses semblables,
 Leur tirant tout repos et les rendant capables
 Des plus basses actions, où l'astuce et la fraude
 Sont à l'ordre du jour, même dans les pagodes ;
 Où l'orgueil le plus sot domine en souverain ;
 Où l'amour de l'argent est l'amour des humains ;
 Où l'ignorant commet toutes les infamies ;
 Où l'on est dévoré par toutes les maladies ;
 Où le vice est partout étouffant la vertu ;
 Où le mensonge hideux fait l'asphyxie et tue ;
 Où la guerre ravage et fait couler le sang,
 Non point des potentats, mais des peuples innocents ;
 Où l'on ne trouve pas une heure de repos
 Qui ne soit expiée, payée cher aussitôt ;
 Où la vie est, enfin, un perpétuel tourment
 Qui ferait de l'enfer un séjour d'agrément !

35. Responsabilité des savants : malheurs qui fondraient sur la terre, s'ils persistaient à ne pas se rendre à la convocation qui leur est faite.

N'est-ce point-là, vraiment, un fidèle tableau
De ce passé si triste, où vous êtes à flot ?
Et quelqu'un d'entre vous peut-il le comparer
A l'avenir brillant où vous allez entrer ?
Qui donc, parmi vous tous, oserait bien prétendre
Que ce n'est point la peine d'essayer de se rendre
A l'appel chaleureux que nous vous adressons
Pour tâcher d'échanger les deux situations ?
Non, pas un seul de vous, ô messieurs les savants !
Pourrait encore se faire à ce point imprudent,
De vouloir écarter l'étude du problème
Qui contient le secret de vos destinées mêmes !
Pas un seul d'entre vous voudrait être effronté,
Au point, d'assumer la responsabilité
Des désastres inouïs qui fondraient sur ses frères,
S'ils refusaient d'entendre nos paroles sincères !
La famine cruelle et la peste hideuse,
La guerre la plus terrible et la plus monstrueuse,
Joindraient aux tremblements leurs désolations
Pour en finir bientôt avec les nations.
Ayant pu préférer leur noire obscurité
Aux doux et beaux rayons de notre vérité ;
Car, Dieu mettrait un terme à tant d'acharnement,
Ne laissant plus les bons souffrir pour les méchants.
Et, n'allez pas penser que c'est une menace
Faite dans le seul but de rendre plus efficace
Notre supplication ! Non, car depuis longtemps
L'horrible catastrophe et le gouffre béant
Sont dressés devant vous ; par vous tous préparés,
A cause de vos fautes, de vos vices outrés !
Et, si ce n'était point notre intervention
C'en serait déjà fait de bien des nations,
Car c'est nous, par nos fluides, qui vous rendons plus libres
Et qui, bien qu'à grand peine, maintenons l'équilibre.
Nous ne cherchons donc pas à vous intimider ;
Nous venons, au contraire, ici pour vous aider,
Redonner à vos cœurs le rayon d'espérance
Que leur avait ravi votre sottise ignorance.
Car, si nous découvrons l'abîme sous vos pieds,
Nous vous portons aussi le rameau d'olivier,
Signal que la tempête va bientôt disparaître,
Et que des éléments nous allons rester maîtres.
Il ne tient donc qu'à vous, ô messieurs les savants !
" Ou de rétrograder ou d'aller de l'avant ! "
C'est vous qui commandez ! Vous tenez dans vos mains,
Sous votre volonté, le sort du genre humain,

C'est-à-dire le sort de ceux de vos semblables
Pour qui vous êtes tout, qui vous croient des oracles !
De votre décision, va dépendre le sort
De bien des nations ! C'est la vie ou la mort !
Ou vous venez à nous en toute confiance,
Et vous élargissez l'horizon de la science,
Léguant ainsi vos noms à la postérité,
Pour l'océan de joie et de félicité,
Répandu par vos soins sur la planète Terre !
Ou bien vous méprisez les conseils de vos frères,
Vous renfermant ainsi dans la sphère bornée
Des connaissances acquises qui sont si erronées !
Et, dans ce cas, mes frères, moi je vous le répète,
Malgré l'attristement de nos âmes muettes,
Malgré cet amour pur, dont pour vous nous brûlons,
Vous serez emportés dans le noir tourbillon,
Entraînant avec vous dans le même malheur,
Tous ceux dont vous deviez assurer le bonheur !
Vous vous réveillerez sur une autre planète,
Inférieure à la terre, une des sœurs cadettes,
Encore dominée par tous les éléments,
Avec des corps plus lourds et de plus noirs tourments !
Et là, nouveaux Adam, vous recommencerez
Le terrible voyage, que vous continuerez,
Gardant le souvenir du paradis perdu
Par votre sot orgueil, qui vous a défendu
D'entendre notre appel, servant dans ce séjour,
Aussi peu fortuné, de guide à votre tour,
Jusqu'au jour où, plus sages, vous saisirez la loi
Incomprise par vous, ici dans cet endroit.

36. Invocation à la vérité pour recevoir les nouveaux venus.

31 décembre.

Mais non, vous n'aurez point de pareils châtiments,
Car, aucun de vous tous, ô messieurs les savants !
Ne voudra rejeter notre proposition,
De qui dépend entier le sort des nations !
Vous examinerez avant de condamner !
Et serez satisfaits, ayant examiné !
Car, vous aurez enfin des preuves sous la main
Que nous n'abusons pas, que le fait est certain,
Que l'esprit continue ici, dans cet espace,
A vivre, à penser et qu'enfin tout s'y passe
Comme nous le disons.
La brillante lumière
Qui vous attend, amis ! Quelle riche bannière
Déployée devant vous ! Vérité ! Vérité !
Ouvre tes larges ailes à ces déshérités !
Reçois-les dans tes bras ! Car les nouveaux venus

Ne le cèdent en rien à ceux déjà tenus !
Ils seront tes enfants aussi comme nous-mêmes !
Tu les recouvriras de tes plus beaux diadèmes !
Et ce blason si noble, imposé sur leurs fronts,
Qui doit leur procurer les douces émotions
Des baisers de bons fils qui retrouvent leur mère,
Perdue pour eux depuis leur entrée sur la terre ;
Ce blason adoré qui fait que tes enfants,
Mère, sont tous robustes, éclairés et puissants,
Connaissant leurs devoirs, étudiant les Cieux
Afin d'y découvrir leur Père, unique Dieu ;
Ce blason enchanteur sera leur récompense !
Et, nous tous, bonne mère, émus par ta clémence,
Jeunes et vieux, marcherons, sous tes rayons puissants,
Dans ce beau Paradis, où tout est ravissant ;
Allant, unis et forts, nous tenant par la main,
A la douce conquête des sublimes destins,
Que Dieu, dans son amour, dans sa haute sagesse,
A préparés pour nous, Lui, l'Infinie Tendresse !

Chapitre VII – Conseils au clergé

37. Confusion dans l'Évangile. — Les communications que le clergé attribue à Satan viennent de Dieu. — Elles sont les précurseurs de l'Esprit de Vérité, annoncé par Jésus.

Frères, je ne saurais, vraiment, point vous quitter,
Sans dire quelques mots des belles vérités
Qui sont cachées partout dans l'immense parole
Du grand Maître Jésus ; mais, dont les paraboles
Ne furent pas toujours bien comprises de ceux
Qui tenaient pour mission de nous faire aimer Dieu,
Ici-bas sur la terre ; et qui, dans tous les cas,
S'ils les avaient saisies, ne les suivirent pas.
Le clergé, puisqu'il faut l'appeler par son nom,
A semé là-dedans telle confusion,
Au profit de sa caste et de ses intérêts,
Que tout est altéré, tout est défigurés,
A ce point que lui-même, en ce moment présent,
Ce qui vous vient de Dieu, lui le donne à Satan.
O pauvres insensés, qui croyez ici-bas
Être les seuls chargés de diriger nos pas,
Et de nous enseigner les doctes Évangiles !
Vous voilà, désormais, bien loin de vos pupilles
Qu'en avez-vous donc fait du nouveau Testament,
Que Dieu nous fit donner par ses représentants ;
Phare immense planant au-dessus de nos têtes,
Pour nous illuminer, fils de cette planète,
Et nous conduire tous, sans aucune exception,
Au milieu de nos maux et de nos afflictions,
A ce chemin béni, qui nous conduit à Lui ?
Dans sa grande lumière vous fîtes tant de nuit,
Qu'aujourd'hui, près de vous, tout l'horizon est noir,
Tout est défiance et tout est désespoir !
Où conduiriez-vous, donc, le troupeau dérouté
Par vos viles passions, par votre vanité,
Si Dieu n'envoyait pas aujourd'hui sur la terre
Le doux Messie promis par Jésus, notre frère ?
Ce Messie qu'à douleur vous voyez apparaître
Et que vous combattez avant de le voir naître.
Car, vous le savez bien ! Ces communications,
Que vous représentez comme œuvre des démons,
Sont le fait du Messie, promis et mérité,
Qui s'appête à descendre : " l'Esprit de Vérité. " !

38. Il vient continuer la leçon restée incomprise parmi les hommes. — Qu'ont à craindre les prêtres ? — Ne seront-ils pas les meilleurs élèves, puisqu'ils sont déjà préparés ? — Menaces aux prêtres.

Prêtres, vous le savez, il vient pour réunir
Et non pour disperser, il vient pour aplanir.
Car, les difficultés, créées par l'ignorance,
Par vos iniquités et votre intolérance,
Font courir à vos frères des dangers sérieux,
Et, vraiment, il est temps de leur ouvrir les Cieux.
Pourquoi le craignez-vous ? N'avez-vous pas confiance
En la bonté de Dieu, comme dans sa clémence ?
Vous, ses représentants, vous seriez éperdus
Au point de ne savoir que nul ne fût perdu !
On ne vous apprend pas que sa miséricorde,
Infinie comme Lui, de toutes parts déborde ?
Ce Messie qui vous vient, et qu'a prédit le Christ,
N'est pas le noir démon, appelé Antéchrist,
Que vous représentez à vos pauvres fidèles
Comme un tigre, animé d'une fureur cruelle,
Qui vient tout ravager !
C'est l'ange pur et bon,
Descendant parmi nous compléter la leçon
Qui, depuis bien des siècles, nous crée tant d'embarras,
Et que vous, les premiers, vous ne connaissez pas.
Qu'avez-vous donc à craindre ? Vous êtes des élèves
Déjà tout préparés. L'étude sera plus brève,
Pour vous que pour les autres, car étant initiés
Aux principes, pour peu que vous réfléchissiez,
La leçon pour vous tous sera bien plus féconde.
Et, vous pourrez alors reprendre, dans le monde,
Cette place envieuse qui vous est réservée,
Exemples de vertu, de morale éprouvée.
Non ! L'ange ne vient pas vous retirer vos chaires,
Et ni vous enlever le respect de vos frères !
Car toujours il faudra, dans toute société,
Des esprits enseignant les grandes vérités.
Plus on avancera dans la clef des mystères,
Plus on aura besoin de ces hommes austères
Qui les approfondissent, en font leur profession,
Pour pouvoir nous donner leurs explications.
Et, plus nous grandirons, plus la mission sainte,
Que vous accomplissez, inspirera de crainte,
De respect à vos frères.
Mais, il faut à tout prix
Que le nouveau Messie soit, par vous, bien compris.
Car, vous représentants du Christ vénéré,
Si vous n'écoutez pas nos conseils éclairés,
Si vous ne vous rangez sous l'immense bannière,
Qui vient à votre monde redonner la lumière,

Vous mettant, avec elle, en franche opposition,
L'empêchant d'accomplir sa sainte mission,
Soit, par esprit de corps, ou par votre routine,
Sachez-le ! Vous auriez prononcé votre ruine !
Car vos abus passés font souffrir vos aînés.
Et, vous seriez, alors, les premiers condamnés,
Obstacles du progrès, à sortir de la terre,
Pour aller dans un monde de plus grande misère,
Frappés des maladies les plus abominables,
Comme étant, entre tous, les plus grands responsables
Des fautes d'ici-bas ; délaissés et mourant
Sans consolations, dans les plus noirs tourments.
Réfléchissez-y bien, car la situation
Mérite qu'on y prête sérieuse attention !
D'un côté, c'est la vie, régénérée et pure,
Le pardon assuré de toutes les injures
Faites à la morale et à votre prochain ;
C'est le bonheur parfait dans l'infini demain !
De l'autre, mes amis, c'est la terrible mort
Qui frappe votre esprit comme aussi votre corps :
C'est le commencement de nouvelles tortures
Qui seront plus cuisantes et de beaucoup plus dures !

39. On ne vient pas détruire la religion, on vient la rétablir. — Reproches aux prêtres.

Le choix n'est pas douteux et nous vous attendons.
On ne vient pas, d'ailleurs, changer la religion,
Ni vous faire parjures. On vient la compléter,
Et la mettre d'accord avec la vérité,
Car, vous êtes bien loin de la pure vertu
Et de la religion enseignée par Jésus. XXXXXX

2 janvier 1897.

Vous l'avez falsifiée à tel point qu'aujourd'hui
Cette immense lumière est devenue la nuit.
Jésus vous a donné l'exemple le plus grand
De l'humilité vraie, du pardon des méchants.
— Vous, vous êtes hautains, partout où vous allez. —
Il naquit dans l'étable.
— Il vous faut des palais.
Vous n'avez jamais su pardonner à vos frères ;
Et, vous les poursuivez de toutes les misères,
Lorsque quelqu'un d'entre eux se permet par hasard
De discuter vos dogmes, les jugeant en retard. —
Jésus était toujours la bonté charitable,
Sacrifiant sa personne, songeant à ses semblables.
Vous, vous êtes égoïstes et ne pensez qu'à vous.
Tous les autres sont faits pour vous servir partout ;
Il n'est pas de moyen qui vous soit répugnant
Pour asservir autrui, lui prendre son argent.

A toute heure et partout, il était entouré
 Des faibles qu'il aimait et savait honorer.
 — Vous faites le contraire, car partout on vous voit
 Opprimant les petits, adulant tous les rois. —
 Jésus, notre grand maître, voulait la liberté ;
 Il vint pour l'établir dans notre humanité.
 — Vous êtes ses sicaires, ses plus grands ennemis ;
 En tous temps, en tous lieux, vous avez compromis
 Votre crédit contre elle : toujours on vous a vus,
 A côté des tyrans, vous acharnant le plus.
 Vous êtes un obstacle à tous les vrais progrès,
 Car, ce que vous voulez, c'est faire à votre gré. —
 Et quand Jésus a dit, maxime bien profonde,
 Que son royaume à Lui n'était pas de ce monde,
 Vous, messieurs du clergé, vous restez attachés
 Aux seuls biens de la terre, cause de vos péchés ;
 Vous vous en repaissez, et vous n'êtes contents
 Que quand vous possédez et honneurs et argent,
 Afin de contenter vos sottes ambitions
 Et de donner essor à vos viles passions,
 Ne vous souciant pas plus de la belle patrie
 Qui vous attend un jour, où se trouve la vie,
 Que si vous n'en aviez jamais ouï parler
 Ou que de votre esprit vous l'eussiez annulée.

40. La déification de Jésus condamnée par ses propres paroles.

Vous avez, à ce point, oublié notre Maître
 Que vous ne savez plus qu'il vous faudra renaître,
 Et vous êtes allés — telle est votre ignorance
 De ses enseignements, ou bien votre impudence ! —
 Jusqu'à le déifier, le comparer à Dieu,
 Lui, messenger du Père ; Lui, l'envoyé des Cieux ;
 Lui, qui toujours a dit :
 " Je suis le serviteur,
 Le fils bien aimé, mais non point le Seigneur.
 Je viens, auprès de vous, non par ma volonté,
 Mais envoyé par Dieu, souveraine bonté ;
 Et tout ce que je fais, comme ce que je dis,
 Je l'ai connu de Lui, dans son beau paradis.
 Par moi je ne puis rien pour aucun de mes frères ;
 Mais, avec Lui, par Lui, je puis tout sur la terre.
 Il m'a donné pouvoir de lier, délier,
 Pour que je puisse un jour à Lui vous rallier. "

Qui nous a dit encore :
 " Le Père seul est bon ;
 Moi, je ne suis pas digne de porter ce beau nom.
 Vous devez l'adorer, l'aimer par dessus tout,
 Et n'adorer que Lui, car Lui seul, Il est tout. "

Lui, qui parlait du Père et jamais de lui-même,

Parce qu'il connaissait l'éclat de son diadème,
 Qui le glorifiait et lui rendait hommage,
 En tous lieux et toujours, cherchant dans son langage,
 A le mettre sans cesse, en première évidence,
 Afin qu'on ne pût pas créer de dissidence,
 Et qu'on distinguât bien, " le Père qui l'envoie,
 Qui tient tous les pouvoirs, du Fils qui les reçoit. "
 Lui, le fils très soumis, le fils respectueux
 Des volontés du Père, seul créateur des Cieux ;
 Qui venait ici-bas remplir une mission,
 Toute d'amour pour nous et de consolations ;
 Jaloux de conserver son rang d'inférieur,
 Dont il était heureux, qui faisait son bonheur ;
 Vous l'avez égalé, non par excès d'amour,
 Mais par pure folie, à " l'Auteur de nos jours ! "
 Pensant que, malgré Lui, vous pourriez l'adorer.
 Comme l'égal de Dieu, du Père vénéré ;
 Ignorant qu'il n'est pas une seule créature,
 Dans l'univers entier, qu'une semblable injure
 Ne révolte et n'indigne : car, jamais le créé
 Ne peut se comparer au " Grand Être Incréé, "
 Au près duquel il est, si puissant qu'on le croie,
 Le plus petit sujet du plus grand des grands rois.

41. Invocation à Jésus. — Il avait deviné qu'un jour ses disciples le déifieraient. —

Culte que l'on doit rendre à sa mémoire.

O doux Jésus aimé ! Qui venais sur la terre,
 Pour nous faire connaître, vénérer ce bon Père,
 Qui voulait nous confondre dans son unique amour,
 Pour que nous lui fussions reconnaissants toujours ;
 Qui donnas tant de soins à ta noble mission,
 Toute entière d'amour et d'abnégation ;
 Qui tant te sacrifias et payas de ton sang
 Ta sublime morale, tes beaux enseignements ;
 Tu avais donc pensé, ô maître vénéré !
 Que tes disciples, un jour, viendraient à t'adorer,
 Puisque tu répétais avec acharnement,
 N'importe en quel milieu, n'importe à quel moment,
 Que le Père était tout, que tout venait de Lui,
 Que Toi, son mandataire, tu n'étais rien sans Lui !
 Mais, je te le demande, par quelle aberration
 Pût-on confondre ainsi valet avec patron ?
 Le valet ! C'était toi, puisque Lui t'envoyait !
 Et le valet docile, heureux et satisfait !
 N'est-ce pas, mon cher maître ? Car, l'on est bien heureux
 De pouvoir s'appeler le valet du bon Dieu.
 C'est la plus grande gloire à laquelle on aspire ;
 Mieux on sait le servir, mieux aussi l'on sait vivre.
 O pauvres ignorants et faibles créatures

Qui ne percevez pas cette immense Figure,
Rayonnant en tous lieux, toujours nous animant
De son amour sans bornes, de son regard puissant,
Et nous embrassant tous dans ses fluides parfaits,
Dont, partout, on ressent les généreux effets !
Pauvres frères cadets, qui pensais que Jésus
Est égal à Dieu même, en puissance, en vertu,
Et l'adorez ainsi ! Désillusionnez-vous !
Parce que vous prenez la partie pour le tout,
Partie qui, bien que grande, n'est pas un grain de sable,
Dans le Dieu de nos âmes, dans l'incommensurable.
Jésus ! Il faut l'aimer, mais non pas l'adorer !
On n'adore que Dieu, que l'on doit vénérer
Bien au-dessus de tous.
Jésus ! Aimez-le bien,
Car, il est le meilleur de vos anges gardiens.
Aimez-le comme vous ; et même, en vérité,
Beaucoup plus que vous-mêmes. Il nous a rachetés
Par son sang innocent qu'il versa sur la Croix,
Pour venir, du bon Père, nous enseigner la loi
D'amour pour le prochain. C'est notre maître à tous,
Partout il nous inspire, il prend grand soin de nous.

3 janvier.

Oui, que le plus beau culte se rende à sa mémoire !
Que l'hymne solennelle qui perpétue sa gloire,
Pour son beau sacrifice, ne s'arrête jamais,
Car, nul ne peut payer le fruit de ses bienfaits !
Que dans tout l'univers, de l'atome à l'archange,
A l'infini des êtres, tous chantent tes louanges,
O Jésus ! Notre maître, notre souverain bien,
Qui tant as fait pour nous !
" Tu le mérites bien ! "

Mais, aussi grand que soit le culte pour toi-même,
N'est-ce pas ? O mon frère ! Ce serait un blasphème
Que de le comparer au culte du Seigneur,
Puisque c'est à Lui seul que l'on doit le bonheur ?

42. Invocation à Dieu. — Culte que nous lui devons.

O Dieu, béni de nous, tes faibles créatures !
Pour qui tu produisis cette belle nature ;
A qui tu procuras tant de félicités
Que seule leur engendre ton infinie bonté !
Dieu, chéri de nos âmes ! Notre Juste et bon Père,
De qui tous nous venons ! Fais qu'aucun de nos frères,
Dans cette immensité de soleils, de planètes,
Que nos âmes contemplant, attentives et muettes,
Qui sont ton œuvre à Toi, ne puisse désormais
Avec Toi se confondre, se comparer jamais !

Que le meilleur tribut, des hommes aux archanges,
Que la plus belle et sainte de toutes nos louanges,
Que tout ce qu'un Esprit peut sentir d'élevé
En amour, en piété, soit entier réservé
Pour ton culte exclusif, à Toi, notre bon Père,
Depuis le plus petit au plus grand de nos frères !
Car, c'est toi seul qui fais notre béatitude ;
A Toi seul nous devons toutes nos gratitudes !
Oui, tel est bien le culte que nous devons à Dieu
Puisqu'il résume, en Lui, l'immensité des Cieux !
L'infini c'est Lui seul, en puissance, en sagesse ;
Et, pour tous ses enfants, il est toute tendresse.
Lui seul commande à tous, et plus ses fils sont grands,
Mieux ils savent apprécier ses beaux commandements,
Et sont respectueux de sa volonté sainte,
Dont leur âme joyeuse porte en elle l'empreinte.
O Bonté sans limites ! O Perfection suprême !
Qui, toujours, vas créant en t'oubliant toi-même,
Pour ne songer jamais qu'au bien de tes enfants,
Qui sont égaux pour Toi, du petit au plus grand,
— Car, comme le petit vit dans ton âme pure,
Le plus grand, à son tour, se perd dans ta nature, —
O Père souverain ! Dont l'amour, ta lumière,
Ne cesse d'éclairer ton œuvre toute entière !
Puissance des puissances ! Ton nom seul, ô mon Dieu,
Quand il est prononcé, fait rayonner les Cieux !
O Toi, le grand des grands, le Divin des Divins !
Mets, au fond de nos âmes, ce bienheureux levain
Qui fait monter nos cœurs vers ta Toute-puissance,
Les remplissant d'amour et de reconnaissance !
Car, nul de tes enfants, pour aussi grand qu'il soit,
Ne sentira jamais, Père, ce qu'il te doit,
Et n'aura, dans son âme, assez de gratitude,
Pour autant de bonheur, tant de béatitude !

Chapitre VIII – Paraboles de Jésus

LA COHORTE DES MONDES ET LA MAISON DE DIEU

43. Le Dieu de Jésus est bon ; Il pardonne toujours. — Le mal est dans nos péchés. — La résurrection de Lazare expliquée par la maladie de l'esprit. — En soignant l'esprit, on soigne le corps.

Prêtres, vous le voyez ! Ce Dieu n'est point celui
Que vous faites connaître ; qui, sur vos autels, luit !
Vous en êtes bien loin ! C'est l'infiniment bon
Qui, toujours, à nos fautes accorde le pardon ;
Tandis que votre Dieu est un être pervers
Qui, pour un seul péché, vous jette dans l'enfer
Où vous brûlez toujours ; de beaucoup plus méchant
Que nous, qui pardonnons toujours à nos enfants.
Cessez, donc, d'adorer une pareille idole !
Reconnaissez, enfin, le Dieu des paraboles
Du grand Maître Jésus !
Ne vous disait-il pas
Que ce n'est point le Père qui punit ici-bas !
Que, seules, vos erreurs torturent votre corps
Et que, sans vos péchés, vous ne craindriez la mort !
L'entendit-on jamais, soignant les misérables,
Dire au mal qu'il s'en aille, ou bien dire aux coupables
" Frère, tu peux aller, tes péchés sont remis ? "
Où donc était le siège de ce mal, si soumis,
Sinon dans les péchés, puisqu'en les effaçant,
La santé revenait aussitôt au souffrant !
Quand il ressuscita, trois jours après sa mort,
Lazare du tombeau, le mal n'était au corps ;
Car la même matière, inerte, inanimée,
Pût reprendre d'un coup sa vie accoutumée
Sans transformation.
Jésus avait chassé
De l'esprit de Lazare les scories du passé,
Par le pardon des fautes ; et, redevenu fort,
L'esprit pût de nouveau commander à son corps.
Ainsi, contrairement à ce que vous pensez,
Soignez donc votre esprit, ce sera plus sensé
Que de soigner le corps.
Lorsqu'un esprit est sain,
Son corps est sain aussi, parce qu'on voudrait en vain
Faire vivre en un corps, malade ou déchiré,
Un esprit pur et bon : bientôt il s'en irait,
Asphyxié par ce corps qui lui serait impropre,
Afin d'en procurer un autre qui fût propre
A l'assimilation.

Comme on ne pourrait pas
Faire, dans un beau corps, vivre un esprit trop bas ;
Attendu que le corps, par la seule nature
De l'esprit, tomberait bientôt en pourriture.
Soignez donc vos esprits et vous soignez vos corps !
C'est tellement ainsi qu'il n'existe de mort
Pour aucun esprit bon ; car ils ne pourraient plus
Supporter la matière et n'y rentrent donc plus ;
Ils en sont délivrés et restent dans l'espace,
Soumis aux mêmes lois qu'ici, dans votre place,
S'efforçant de purger toujours leur périsprit
Afin de devenir, un jour, de purs esprits.

44. Nature fluide du corps de Jésus. Ses souffrances. — Invocation à Jésus et aux Chérubins.

Pouvez-vous bien penser qu'en venant sur la terre,
Jésus s'est enfermé dans la même matière
Qui compose vos corps ? Il n'en est point ainsi
Car, alors notre Maître n'aurait pu vivre ici.
Sa matière corporelle était presque fluide ;
Son corps n'était pas lourd, il était élastique.
Et, pour pouvoir à tous nous le rendre apparent,
— Lui qui, dans la nature, occupe un bien haut rang.
On a dû employer des moyens sérieux
Dont le secret est seul ici dans ces beaux Cieux.
Surtout, n'allez pas croire que, parce que son corps
Ne ressemblait au vôtre, son agonie, sa mort
N'ont pas été cruelles ! On souffre d'autant plus
Que le corps maltraité contient plus de vertus,
Qu'il est moins matériel ; car alors les souffrances
Ont un effet terrible, une énorme puissance.
" Et, c'est pourquoi le Christ souffrit, en une fois,
Plus que nous souffririons mourant tous à la fois. "
Oh ! Oui, qu'il soit béni ! Que Dieu le récompense !
Que jamais son beau nom ne soit dans le silence !
Car, pour autant souffrir, il fallait que l'amour
Fût en Lui bien profond et qu'il durât toujours !
Sois donc béni de tous, cher ami de nos âmes !
O Toi, Christ bien aimé, dont l'ardente oriflamme
Resplendit en tous lieux, nous montrant le chemin
Par où durent passer tous les beaux Chérubins
Pour pouvoir partager du Père la puissance,
Et s'acquérir des droits à la reconnaissance
De l'univers entier ! —
O Chérubins aimés !
Qui tant avez souffert, et tant nous estimez !
Qui ne cessez jamais de prêter vos efforts,
Puissants et généreux, pour nous conduire au port,
Que vous avez atteint ! Chérubins, nos aînés,

Recevez de nous tous, qui sommes vos puînés,
L'expression la plus forte et la plus solennelle,
De notre gratitude profonde, éternelle !

45. Les demeures de la maison du Père.

Comprenez-vous enfin, prêtres, ce que je dis ?
Sentez-vous l'étendue de ce beau Paradis,
Où tant de Chérubins, semblables au Christ aimé,
— Dont le nombre si grand ne se peut dénommer, —
Exercent leur pouvoir et servent de lumière
A leurs frères plus jeunes animant la matière !
Jésus, dans ses discours, vous l'avait indiqué ;
Mais vous l'aurez sans doute assez mal expliqué,
Car, il a dit ici maintes fois sur la terre :
" Il est plusieurs demeures à la maison du Père. "

4 janvier.

Ces demeures ! C'étaient tous ces brillants soleils,
Que longtemps on a cru des lampes de merveil,
Faites pour éclairer l'obscurité des nuits
De votre pauvre terre, et dissiper l'ennui
Des mortels qui croyaient, dans leur erreur profonde
Que tout était créé pour leur unique monde.
Ces demeures ! C'étaient ces splendides planètes
Que je vous ai décrites, tournant toujours en fête
Autour de leur soleil qui, par son attraction,
Les oblige à mouvoir chacune dans son rond,
Formant une cadence, admirable et gracieuse,
D'où sort la mélodie la plus harmonieuse ;
Où se meuvent et vivent milliards d'humanités,
Ressemblant à la vôtre ; avec des variétés
De types et d'espèces, en nombre indéfini,
Allant au même but, vers le même infini,
Par les mêmes épreuves, par les mêmes chagrins,
Se réunissant toutes sur le même chemin,
Qui conduit au foyer de ce beau Sanctuaire
Qui tous nous illumine : " La demeure du Père ",
Guidées dans leur marche, toutes, par la vertu
D'un glorieux Chérubin, comme notre Jésus.

46. La cohorte des mondes ; son organisation.

Oh ! Qu'il est beau de voir, frères, cette cohorte
Qui s'avance toujours, resplendissante et forte,
Au sein de l'infini !
Chaque terre a son feu,
Qui lui marque son rang, toujours en son milieu.
Et la cohorte marche, s'enfonçant dans l'espace,
Dans un ordre admirable — chaque terre à sa place —
Allant se dégradant, de la plus pure flamme

Qui se trouve à la tête, jusqu'à l'endroit où l'âme
 Vient à peine à la vie ; où, donc, l'obscurité
 Est à peu près complète, sans qu'on puisse noter,
 Du blanc le plus brillant au noir le plus obscur,
 (Tant la série des mondes est grande dans l'azur !)
 De différence marquée dans la couleur des feux
 Des mondes qui se lient et se suivent entre eux.
 A mesure que l'un avance d'un degré,
 Il fait aussi monter, ou de force ou de gré,
 Le monde qui le suit, parce que tout s'enchaîne,
 Se lie intimement dans cette vaste chaîne.
 Nul ne fait un seul pas, sur cette échelle immense,
 Qui ne se répercute entraînant la balance.
 Et, nous allons ainsi progressant chaque jour
 Sur ce chemin sans fin, tout de science et d'amour !
 Jamais la vaste chaîne ne fut interrompue
 Et, ni jamais nulle part il ne s'y fit cohue !
 L'ordre est partout parfait. C'est un enchantement
 Qui fait extasier l'esprit le plus puissant !
 Et toujours ! Oui toujours ! Cette immense cohorte
 S'en va obéissant aux destins qui l'emportent !
 S'augmentant chaque fois de quelque nouveau frère
 Qui se joint à la queue des plus retardataires,
 A mesure que Dieu, recevant les aînés
 Au seuil de sa maison, séjour des couronnés,
 De son génie puissant, que féconde l'amour,
 Crée de nouveaux mondes et leur donne le jour !

47. L'intérieur de la maison de Dieu, où séjournent les parfaits. — Invocation à la vertu.

Telles sont les demeures de la vaste maison
 Dont nous parlait le Christ, dans ses belles leçons,
 Ses beaux enseignements ! Et, ces mondes réunis,
 Ne sont pas même un point de l'immense infini,
 Puisqu'on arrive à peine au seuil de la maison,
 Fin du premier degré !
 Quelles émotions
 Nous attendent là-haut dans le Palais doré,
 Si déjà tant de biens en précèdent l'entrée !
 Quelles sublimités, quelles magnificences
 Y seront renfermées ! Car, enfin, la puissance
 De ce Père infini ne s'arrête pas là !
 Elle est illimitée comme ce qu'il créa !
 Et, comme tout bon Père, les bijoux qu'il dédie
 Sont d'autant plus précieux que son enfant grandit !
 Qui nous dira jamais quel tissu de merveilles,
 De nouvelles richesses, de beautés sans pareilles,
 Et de splendeurs sans fin, sont échues aux heureux,
 A ces parfaits qui vivent dans la maison de Dieu ?

Nul d'entre nous ne peut de longtemps les décrire,
Parce que, pour les saisir, il faut apprendre à lire
Dans un vocabulaire beaucoup trop compliqué,
Et beaucoup trop sérieux, pour qu'il soit expliqué
Par nos faibles esprits.
Tout ce que nous savons,
C'est que, pour pénétrer dans la riche maison,
Il faut que les deux flammes de notre périssprit,
— Qui servent d'enveloppe aux feux de notre esprit,
L'une rouge, volonté, l'autre bleu pâle, amour, —
N'en forment qu'une seule d'un blanc comme le jour,
Pour que l'esprit soit pur, libre de ses devoirs,
Ayant sur la matière acquis tout le pouvoir !

5 janvier.

" Je dis ce que je sais, et ne sais rien de plus ! "
Heureux les purs esprits qui, grâce à leurs vertus,
Ont pénétré l'enceinte de la riche maison ;
Car, ils doivent avoir abondante moisson !
Si déjà parmi nous, à l'endroit où nous sommes,
Nous goûtons tant de bien, nous sentons tant d'arôme !
Si nos âmes respirent tant de félicités !
Que sera-ce au séjour enchanteur des beautés ?
O vertu ! Vertu sainte ; dont le doux nom chéri,
En le prononçant seul remplit d'amour l'esprit !
Du haut de ces hauteurs, qui nous sont inconnues,
Où tout est transparent, où pas la moindre nue
Ne pénétra jamais ;
Vertu sainte, adorable !
Fais descendre sur nous, de ton front vénérable,
Un de ces doux rayons qui purifient les mondes,
Par leur sublimité ! Qui d'amour les inondent !
Et, que ce beau rayon, en effleurant la terre,
La purge, à tout jamais, de toutes ses misères,
En volatilissant en entier les scories
Qui ternissent encore tous ses pauvres Esprits !

Chapitre IX - L'Esprit de vérité

48. Paraboles de Jésus annonçant l'arrivée de l'Esprit de Vérité.

Frères, ne doutez plus, l'Esprit de Vérité
Va frapper à vos portes. — Faut-il donc vous citer
Les saints Évangiles ? N'y est-il pas écrit :
" Dans les derniers moments je répandrai mon esprit
Un peu sur toute chair. Vos jeunes gens verront,
Vos anciens rêveront, vos fils prophétiseront ? "
Jésus n'a-t-il pas dit : " J'enverrai sur vos cœurs,
L'esprit de vérité, le grand Consolateur.
Lui vous fera connaître les choses que moi-même
Je ne puis expliquer. — Il vous dira lui-même
Ce qui doit arriver. — Il ne vous parlera
De lui, mais bien de moi. — Lui se manifestera,
Non sur une personne, ni dans un seul endroit,
Mais sur beaucoup de gens et de points à la fois. "
Eh bien ! Sachez-le tous, cette heure solennelle,
Promise par le Christ à nos âmes immortelles,
Va sonner au cadran de votre humanité.
Déjà, sur la planète, un peu de tous côtés,
Beaucoup, d'entre les vôtres, ont pleine clairvoyance
De l'apparition d'une nouvelle science.
Ils commencent à voir les temps présents finir
Et comprennent très bien que quelqu'un va venir.

49. Ascension des mondes. — Les Chérubins apprêtent leurs soldats.

Ne vous ai-je pas dit que quand, dans l'un des mondes,
Un progrès se faisait, cette manne féconde
Partout se répandait, entraînant la balance,
Et les obligeait tous à mouvoir en cadence,
De bon ou mauvais gré ?
Eh bien ! Je n'ai menti,
Car nous en sommes là. Du plus grand au petit,
Tout va se remuer sur cette vaste échelle
De mondes innombrables où tout brille, étincelle.
Le monde supérieur, rapproché de l'entrée
De la maison Divine, va bientôt pénétrer ;
Celui qui vient après reprend alors sa place,
Et chacun ainsi va, dans cet immense espace,
Avançant d'un degré, pour occuper le point
Du voisin supérieur qui s'élève plus loin ;
Et le dernier, lui-même, est alors remplacé
Par un monde nouveau-né, tout fraîchement lancé,
Que Dieu, dans sa bonté, dans son puissant génie,
Retire des ténèbres de son grand infini.
A ce beau mouvement, aucun n'est réfractaire ;

Car, à la voix de Dieu, tout sait fort bien se taire,
 Obéir et marcher.
 Non, nous ne mentons pas !
 Nous sommes à la veille d'avancer d'un grand pas.
 Cette heure désirée, si longtemps attendue,
 Qui fit germer l'espoir en nos âmes éperdues ;
 Cette heure qui nous doit porter d'autres destins,
 Effaçant à jamais nos peines et nos chagrins ;
 Qui fait que nous allons compter dans le concert
 Des mondes éclairés de l'immense univers,
 Echangeant nos pensées, pouvant boire à leur science ;
 Cette heure solennelle, à pas pressés s'avance !
 Que le Ciel tout entier, en un aussi beau jour,
 Entonne avec ardeur son plus beau chant d'amour !
 Qu'il glorifie Dieu, dans cette heure attendrie,
 Et que, reconnaissant, il se recueille et prie !
 Déjà les Chérubins apprêtent leurs soldats.
 Tout le monde s'agite ; du plus haut vers le bas,
 Chacun est à son poste et prépare du mieux
 La prochaine ascension, sous les regards de Dieu.

50. Les médiums, premiers éclaireurs envoyés par Jésus. — Ils sont les précurseurs de l'Esprit de Vérité.

Déjà notre Jésus a lancé, sur la terre,
 Ses premiers éclaireurs, les plus propres à la guerre
 Contre notre ennemi. Tous ces fiers combattants
 Sont rangés parmi vous, un peu dans tous les rangs.
 Ils sont à leur devoir préparant le terrain,
 Détruisant les orties et semant le bon grain ;
 Allant, pleins de leur foi, malgré tous vos sarcasmes,
 Toujours droit devant eux, sans avoir d'autres armes
 Que l'épée flamboyante de la médiumnité,
 A l'ombre de laquelle vous serez abrités.
 Ils s'en vont, doux et forts, conscients de leur mission,
 Préparant lentement la régénération ;
 Vous enseignant là-bas cette doctrine sainte
 Qui met fin aux douleurs et fait tarir les plaintes,
 Toute entière d'amour et de fraternité ;
 La même que le Christ sur la terre a portée,
 Qu'il prêchait à des peuples trop neufs pour la comprendre,
 Mais à laquelle bientôt, vous allez tous vous rendre.
 Ils sont, auprès de vous, l'avant-garde des Cieux.
 Leurs âmes sont aimantes et leurs cœurs généreux.
 Ecoutez leurs discours, dont l'unique mobile
 Est de vous éclairer et de vous être utiles.
 Ils sont venus d'en haut pour frayer le passage
 A l'armée du Seigneur, prête à ce grand voyage
 De l'ascension des mondes,
 En nous donnant la main,

Ils nous aident à faire moins de mal en chemin ;
Car, tous les préparés viendront grossir nos rangs,
Tandis qu'il nous faudra rejeter les méchants.
Ecoutez-les donc bien ces esprits bons et droits !
Vous ne comprenez pas que le Ciel les envoie ?

51. Les Communications et les travaux des Centres spirites vérifient complètement les prophéties de Jésus.

6 janvier.

Ces médiums bénis, que vous voyez partout
Dans les Centres spirites, dont vous êtes jaloux,
Prêtres ! Ils sont chez vous pour mettre en évidence
L'arrivée de ces temps que, dans sa vaste science,
Jésus avait prédits.
Ces communications,
Que vous voulez classer comme œuvre des démons,
Où, partout, l'on s'efforce de tout vous expliquer,
En sont le vrai signal par le Christ indiqué.
De quoi traitent, en effet, ces communications ?
N'ont-elles pas pour but, toutes, sans exception,
De rendre l'homme meilleur et de lui rappeler
Ces beaux enseignements qu'il n'a su qu'épeler,
— (Grâce à vos mandements, où tout est obscurci,
Comme à vos beaux sermons, si prolixes aussi), —
Sur ses devoirs envers l'Auteur de la nature,
Sur l'amour du prochain et sur la vie future ?
Ne viennent-elles pas, comme l'a dit Jésus,
Soulever le rideau, mettre la mort à nu ?
Vous prouver sûrement, irrésistiblement
Que la vie continue, qu'il n'est point de néant ?
Ne vous font-elles pas toucher la vérité ?
Ne s'expliquent-elles pas avec sincérité ?
Ne donnent-elles pas, dans différents langages,
De notre Maître aimé, toutes, le témoignage ?
En vit-on une seule d'un caractère léger ?
Ont-elles donc traité de tout autre sujet
Que de Dieu, notre Père, et de son œuvre immense,
De toutes ses bontés, de toute sa clémence ;
De Jésus, notre Maître ; de son abnégation ;
De son amour pour nous ; de sa belle passion ;
Enfin, de tout ce qui doit vous rendre meilleur,
Et, par là, vous conduire au chemin du bonheur ?
Est-ce que, dans nos Centres, comme Jésus l'annonça,
Vos enfants et vos frères ne prophétisent pas ?
Et, combien sont nombreux déjà vos jeunes gens
Qui possèdent le don de voir les revenants !
Consultez vos anciens ? Leurs songes favoris
Diront éloquemment si Jésus s'est mépris !

52. Pourquoi la communication a lieu aujourd'hui et n'était point permise autrefois.

Non, non, c'en est assez ! C'en est trop ! Car les preuves
Vous arrivent abondantes, serrées, à toute épreuve.
Ce temps est loin de nous où Jésus nous disait :
" Vos yeux sont bons, mais, voir, leur est bien malaisé
Vos oreilles sont bonnes et vous n'entendez pas ;
Vous avez tous des mains, et vous ne palpez pas. "
Aujourd'hui, mes amis, les yeux que nous avons
Nous servent beaucoup mieux ! Si nous les écoutons,
Nos oreilles, bien sûr, entendront davantage !
Et nos mains palperont ! Car nous sommes plus sages.
Non, non, le temps n'est plus où nous étions enfants !
Nous avons travaillé ! Nous nous sommes faits grands !
Les yeux que nous avons se sont perfectionnés !
Et, tous nos autres sens ne sont plus si bornés !
" Parce que, comme en forgeant on devient forgeron
A force de souffrir, nous sommes devenus bons ! "
De sorte qu'aujourd'hui les enfants de la terre,
Qui sont désincarnés, soulagent les misères
De leurs frères incarnés et leur donnent la main
Pour les conduire tous, dans l'épineux chemin,
De la maison du Père ;
Tandis qu'en d'autres temps,
Comme ils ne savaient pas, et qu'ils étaient méchants,
Dieu ne permettait pas la communication
Qui, dans ce moment là, n'eût produit rien de bon.
C'est même pour cela que, du temps de Moïse,
La loi dût l'interdire, car chacun à sa guise
Se servait de ses morts, non dans un but louable,
Mais pour persécuter, inquiéter son semblable.
Oui, ne doutez donc plus ! C'est la vérité pure,
Qui vient vérifier les Saintes Ecritures.
Les temps prédits sont là. Nous devons le prêcher.
" De bon ou mauvais gré, la terre va marcher ! "

53. La lutte est impossible entre les hommes et l'armée du Seigneur.

Frères, n'attendez pas que l'armée qui s'apprête
A descendre ici-bas, silencieuse et muette,
Vous livre le combat. Car, ce serait démence
De vouloir opposer la moindre résistance,
Puisque les précautions, que vous pourriez bien prendre,
Ne vous soustrairaient pas, ne sauraient vous défendre
De ses coups assurés.
Comment feriez-vous donc ?
Comment vous rebiffer ? Que feraient vos canons ?
Et tous vos explosifs ? Où les pointeriez-vous ?
On ne nous voit nulle part et nous sommes partout.
Non, non, n'y pensez pas ! Vous êtes dans nos mains.
Votre sort est à nous, maintenant et demain.

Il n'est pas, entre nous, de bataille possible.
Par notre état fluide, nous sommes invincibles.
Ne résistez donc pas. Vous êtes enveloppés.
Vous ne pouvez vous battre et ni vous échapper.
Pas n'est besoin pour nous de bombes ni mitraille,
Pour vous mettre en déroute et gagner la bataille.
Il suffit simplement de retirer de vous
Nos fluides bienfaisants, et vous périssez tous :
Les uns asphyxiés par la propre atmosphère,
Et les autres victimes des tremblements de terre.
Aussitôt, en effet, l'équilibre rompu
Tout se disloquerait et tout serait perdu.

54. Le travail des morts sur la terre : il est beaucoup plus important que celui des vivants. — Comment les morts souffrent des fautes des vivants et pourquoi ils réclament leur place ici-bas.

Si curieux que cela vous paraisse et si drôle,
Nous, les morts, nous jouons sur la terre un tel rôle,
Que le vôtre, à côté, n'est qu'un vrai jeu d'enfants !
Car, c'est nous qui faisons la pluie et le beau temps,
Sous les ordres du Maître ; et c'est nous qui faisons
Germer vos grains en terre et mûrir vos moissons.
Qui produisons vos fruits, la rosée du matin ;
Enfin, pour dire tout, qui vous donnons la vie,
Grâce à notre travail ; et, toute notre envie
Est de bien vous servir.
C'est bien nous qui souffrons
Egalement le plus du mal de vos passions,
Parce que, non seulement, elles rendent l'atmosphère
Plus nuisible pour nous, mais, il est nécessaire
Que le travail des fluides que nous effectuons,
Soit plus considérable sur tout notre horizon,
Pour tenir l'équilibre et défendre vos vies
Contre les éléments et contre les maladies.
Vous ne pourrez vous faire que difficilement
Une idée approchée du travail de géant
Que, pour votre profit, nous faisons chaque jour,
Ne reposant jamais, luttant, luttant toujours.
Et, vous vous étonnez que l'on vienne aujourd'hui
Troubler votre repos et faire un peu de bruit !
Et, vous êtes surpris que tous ces innocents,
Que vos péchés fatiguent, se disent mécontents !
Vous n'avez donc gardé, pour eux, aucun amour
Puisque vous les laissez souffrir ainsi toujours ?
Ah ! Frères incarnés, c'est assez de patience,
Assez de bonhomie, assez de tolérance !
Nul n'y peut plus tenir, car toutes les concessions
Sont du même côté.
Vous prenez la maison

Pour votre propriété spéciale, entière,
Oubliant que tous ceux qui sont au cimetière
Ont sur elle des droits, et des droits bien plus forts,
Travaillant davantage, depuis qu'on les croit morts !
Soyez-en bien certains, notre temps est rempli.
En partageant la terre, au travail accompli,
Entre vous, les vivants, et nous qui sommes morts,
Vous seriez, à coup sûr, bien vite mis dehors ;
Car, ce que vous y faites, si grand que cela soit,
N'y compte même pas pour la valeur d'un pois,
Par rapport au travail que font ceux de l'espace.
Et, vous voudriez encore avoir toute la place ?
Vous êtes sans façon, ma parole d'honneur !
Vous manquez de justice et vous manquez de cœur !
Puisqu'il en est ainsi, nous qui sommes plus forts,
Fondés sur notre droit, nous jetterons dehors,
Sans pitié ni merci, sans mécontentement,
Tous les présomptueux et tous les ignorants
Qui nous refuseront la place à leur foyer,
Car nous ne voulons plus, par vous, être oubliés.

Chapitre X – Résultats de l'union des incarnés et désincarnés

55. Invitation aux incarnés d'écouter la voix de leurs frères de l'espace qui sont constamment mêlés à leur vie.

7 janvier.

Frères, je le répète, il est temps de changer
Et d'écouter la voix des amis, plus rangés,
Qui vous crient, sans cesser, du fond de cet espace,
Où vous avez aussi vous-mêmes votre place :
" Nous ne sommes point morts ; nous suivons vos travaux ;
Nous vous aidons toujours. Oh ! Que le ciel est beau !
Il n'est pas de néant, car la vie est partout.
Comprenez-nous, enfin, et joignez-vous à nous. "
Voilà ce que demandent vos frères de l'espace
Qui peuvent voir ici les choses face à face,
N'ayant plus à traîner cette lourde prison,
Qui vous empêche, à vous, de sonder l'horizon.
Si vous saviez, amis, de quel sublime amour
On vous entoure ici ! Car, dans notre séjour,
Ce sentiment est pur, délivré de tout fiel,
Ne ressemblant en rien à votre amour charnel.
Il n'est pas un de vous, à chaque instant, partout,
Qui ne soit surveillé par quelqu'un d'entre nous
En dehors du bel ange que Dieu vous a donné,
Pour guider votre vie et pour vous dominer,
Vous avez vos amis, vos parents et vos frères
Qui ne cessent d'aller près de vous sur la terre.
Ils sont présents, partout, sans que vous les voyez,
A vos occupations, comme à votre oreiller ;
Partageant vos travaux qu'ils suivent avec passion,
Vous donnant leurs idées, par des intuitions
Que vous croyez à vous ;
Prenant part à vos jeux,
S'y mêlant franchement sans se montrer aux yeux,
Écoutant vos converses, vos plaintes et vos chants,
Vivant de votre vie, en un mot, pleinement,
Contents de votre joie et chagrins de vos peines,
Heureux quand ils ont pu trouver la bonne aubaine,
De pouvoir, par leurs fluides, glisser quelque pensée,
Soit touchant l'avenir, ou soit sur le passé.

56. Pourquoi craindre les morts ? Leurs sentiments peuvent-ils avoir changé ? Comment pourraient-ils venir faire du mal à ceux qu'ils ont tant aimés ? — Pourquoi refuser leur connivence ?

Ah ! Pourquoi faut-il donc que vous fermiez vos portes ?
Et, pourquoi donc vos âmes ne sont-elles plus fortes ?
Pourquoi ne pas laisser l'entrée de la maison
Libre à ceux qui vous aiment avec tant de passion ?

Vous avez peur de nous ? Vous êtes bien enfants !
 Que pouvez-vous donc craindre de ceux de vos parents
 Qui vous étaient si chers, vivant sur votre terre ?
 Pourraient-ils donc venir augmenter vos misères,
 Ceux qui vivaient pour vous et qui vous aimaient tant,
 Dont l'absence vous cause un chagrin si puissant ?
 Pensez-vous que la mort ait pu les transformer
 A ce point de brûler ce qu'ils ont tant aimé ?
 Vous voudriez donc qu'un père n'aimât plus son enfant !
 Et vous voudriez qu'un fils n'aimât plus ses parents !
 Or ça, vous voulez donc détruire les familles ?
 Vous voulez qu'une mère puisse oublier sa fille !
 Oublier cette enfant, objet de son amour,
 Qu'elle aurait bien payée du dernier de ses jours !
 Non contents de vouloir que la mère abandonne
 Cette enfant, qu'elle aima bien plus que sa personne,
 Vous voulez qu'elle vienne pour la bouleverser,
 Lui donner du chagrin et la martyriser !
 Oh ! Vous êtes cruels ! Vous êtes abominables !
 Il n'est pas, sachez-le, un seul être capable,
 Dans l'univers entier, d'aussi bas sentiments,
 Car la brute, elle-même, adore ses enfants !
 Vous avez donc changé ? Quelle transformation !
 Vous n'étiez pas ainsi quand là-bas nous vivions !
 Vous paraissiez aimer. Vous sembliez compatir
 A toutes nos souffrances. Vous saviez obéir.
 Pourquoi, donc, retirer de vos cœurs endormis
 La confiance et l'amour à vos anciens amis ?

57. Si vous croyez qu'ils ont disparu, venez dans les Centres Spiritistes ; et là, vous ne tarderez pas à les retrouver tous. — Ils établiront leur identité.

Sera-ce parce que, en ne vous voyant plus,
 Vous nous croyez pour vous à jamais disparus ?
 C'est la seule raison que nous puissions admettre.
 Car, enfin, il faudrait qu'on vous eût fait renaître
 Pour rester insensibles à tous nos beaux discours
 Et si peu correspondre à notre antique amour !
 Si vous pensez ainsi, — comme c'est évident, —
 Vous avez un moyen facile et concluant
 De constater bientôt partout notre présence !
 Vous n'avez qu'à vouloir tenter l'expérience,
 A venir dans les Centres, lieux de nos réunions,
 Où, sous l'œil du Seigneur, nous donnons nos leçons.
 Venez-y ! Car, bientôt, vous pourrez reconnaître
 Qu'aucun n'a disparu ! Vos enfants, vos ancêtres
 Vos époux, vos épouses, vous les trouverez là,
 Tous groupés près de vous ; et ne tarderez pas
 A tenir d'eux des preuves certaines, indéniables,
 Qu'ils continuent à vivre et qu'ils sont très aimables.

Venez ! Je vous le dis, et vous saurez bientôt
Si c'est en bas qu'on aime ou bien si c'est là-haut !
Vous verrez leur amour. Ils vous édifieront
Sur leur manière d'être, ils vous entretiendront
De cette immense vie qui vous attend là-bas,
Et que jusqu'à présent vous n'accréditez pas.
Vous prendrez leurs conseils — vous en avez besoin —
Car vous reconnaîtrez combien vous êtes loin
Du chemin qu'il faut suivre pour avoir le bonheur,
Autant sur votre terre qu'ici près de nos cœurs.

58. Transformation complète des idées, sous l'inspiration des frères désincarnés.

Combien vos mœurs actuelles vous paraîtront étrange
Lorsque vous connaîtrez la vérité des anges !
Et qu'on vous aura fait toucher du bout du doigt
Votre immortalité, fondée sur cette loi
De réincarnation !
Combien vos sentiments
Vont être modifiés ! Et combien différents
Seront vos procédés ! Vous n'obéirez plus
A vos vices honteux ; et pour vous, la vertu
Sera le plus précieux des biens de cette terre.
Au lieu de jalouser, d'opprimer votre frère,
Partout vous chercherez à l'aider, le servir,
Alléger ses souffrances. Vous aimerez mieux mourir
Plutôt que de commettre un seul acte vilain
Pouvant lui faire tort, lui causer du chagrin.
Alors, votre conscience sera votre seul guide.
Vous serez forts, vaillants, placés sous son égide.
Le devoir sera doux, vous serez ses esclaves.
Tout vous sera facile : les plus grandes entraves,
Au lieu de vous peiner, vous encourageront,
Car, avec le travail, est aussi la moisson.
Alors, vous n'aurez plus nulle rivalité.
Entre vous régnera la vraie fraternité.
Les guerres cesseront : une loi punira
Quiconque inventera des armes, en forgera.
Car, comme les planètes sont des sœurs dans les Cieux,
Tous les peuples aussi sont des enfants de Dieu.
Vous vous aimerez tous ; vous vous protégerez,
Le fort donnant au faible, l'instruit à l'illettré ;
Le moins favorisé sera le plus heureux
Car, tous compatiront à son sort malheureux,
Et, tous travailleront, avec contentement,
Pour pouvoir lui donner tous les soulagements.
Alors, on n'aura plus d'abus d'autorité :
Le plus humble sera protégé, respecté ;
Et le plus haut placé ne sera plus puissant,
Parce qu'il se saura bien des autres le servant.

59. — Comment l'union ne tardera pas à renaître par la connivence avec les désincarnés.

Mais, allez-vous me dire, nous sommes encore bien loin
De ce temps fortuné ? Que ne faut-il de soins
Pour en arriver là !
Vous vous trompez. Tout plie !
Le moment est fatal ! Les temps sont accomplis.
D'abord, n'oubliez pas que les bonnes leçons
Données un peu partout, surtout dans nos sessions,
Porteront leurs bons fruits. Ce même sentiment
De frayeur, que l'on a contre les revenants,
Sera bientôt changé en sentiment contraire ;
Et, bien loin de chercher à nous faire la guerre,
Comme au moment présent, vous serez les premiers
A venir vers vos morts, préparant le papier
Pour recevoir leurs bonnes et saines instructions.
Vous nous aurez, alors, ouvert votre maison,
Et pourrons librement conseiller, discuter,
Tout en vous laissant maîtres de votre volonté.
Or, comme vous trouverez nos conseils excellents
Vous les suivrez, bien sûr, à peu près constamment.
Mais, alors, qui de nous gouvernera la terre ?
Et, qui pourra par suite oser parler de guerre,
Si c'est nous qui dictons vos résolutions ?
Nous qui vivons ici dans la plus grande union !

8 janvier

D'ailleurs, n'oubliez point que nous sommes résolus
A purger les méchants, pour qu'il n'existe plus.
Désunion parmi nous, et que l'accord parfait
Nous apporte, au plus tôt, ses généreux bienfaits.

60. Purification de l'atmosphère sous l'influence des nouvelles idées ; disparition des insectes et des animaux nuisibles. — Travail des fluides des désincarnés plus profitables à la terre. — Transformation des outillages rendant le travail des bras insignifiant et permettant les grands travaux du nivellement de la croûte terrestre et du relèvement de l'axe de la terre.

Mais, alors, mes amis, l'immense changement
Des idées et des mœurs, et notre accord constant,
— En ne produisant plus tous ces fluides épais,
Résultat de vos vices, de vos penchants mauvais. —
Viendront purifier l'état de l'atmosphère,
Et vous verrez, bientôt, reflourir votre terre.
D'un côté, les insectes visibles et invisibles,
— Qui vous rendent aujourd'hui votre vie si pénible
Troublant votre repos, vous inquiétant toujours,
Cause des maladies qui ravagent vos jours ;
Qui, jusque dans vos champs, font sentir leur action,

En absorbant vos grains, détruisant vos moissons ; —
 Ne trouvant plus, alors, dans l'air purifié,
 D'éléments pour leur vie, seront asphyxiés
 Et vous rendront plus libres.
 Nous-mêmes dans l'espace,
 Ayant une atmosphère, pure comme une glace,
 Nous n'aurons plus à faire tous ces puissants efforts
 Pour tenir l'équilibre et guider les ressorts
 De la vie ici-bas.
 Ayant un temps plus grand
 A notre disposition ; pouvant, par conséquent,
 Mieux soigner vos besoins, nous nous appliquerons
 A préparer le sol pour tripler vos moissons,
 A soigner vos espèces, pour les rendre plus belles
 Soit en les modifiant ou combinant entre elles.
 Elles seront ainsi plus propres à vous servir,
 Toujours appropriées à vos nouveaux désirs.
 Et, vous aidant aussi de nos intuitions,
 Vous pourrez opérer une telle transformation,
 Si bien dans vos machines, comme dans l'outillage,
 Que le travail manuel, encore votre partage,
 Sera bien diminué.
 Par ces nouveaux engins,
 Vous pourrez recueillir, préparer tous vos grains,
 Sans nulle difficulté. Vous serez tout saisis
 De pétrir la matière à votre fantaisie.
 Et vous entreprendrez le grand nivellement
 De la croûte terrestre, vrai travail de Titan
 Qu'il vous faut accomplir, pendant que nous, vos frères.
 Au moyen de nos fluides, redresserons la terre.

**61. Transformation des aliments de l'homme et des éléments de son corps.
 — L'abondance, l'union et la félicité sur la terre.**

Vous comprenez sans peine que l'air se purifiant,
 Et tout allant partout en se renouvelant,
 Votre corps subira les mêmes influences,
 Et sa propre matière deviendra bien moins dense.
 Vos goûts seront plus fins et beaucoup plus parfaits.
 Vos aliments actuels n'auront plus grand attrait.
 Vous ne mangerez plus la chair des animaux,
 Ni celle des poissons, ni celle des oiseaux.
 Vous demanderez seul au règne végétal
 Vos éléments de vie : rien au règne animal.
 D'ailleurs vos végétaux seront si multipliés
 Que votre nourriture en sera plus variée.
 La vie, alors, pour vous s'écoulera bénie,
 Les tourments en seront à tout jamais bannis.
 Une production abondante et féconde
 Recouvrira toujours toutes les parties du monde.

Les maladies elles-mêmes finiront à leur tour,
Et la mort cessera de vous faire sa cour.
Partout, l'union des simples et des intelligents
L'union des petits et l'union des puissants.
Partout, des instruments d'admirable beauté,
Véritables assises de la félicité,
Remueront, en tous sens, le sol de votre terre,
Vous ouvriront les Cieux, la grande œuvre du Père,
Et vous procureront tous les contentements
En vous rendant, enfin, maîtres des éléments.
Partout, l'hymne d'amour et de reconnaissance
Montera de vos cœurs vers la Toute-puissance,
Pour vous avoir donné la douce satisfaction
D'étudier, avec fruit, sa divine Création.

Nota

Je crois devoir transcrire ici une communication qui m'a été donnée spontanément, à la fin de la longue session du 8 janvier, où je n'avais pas écrit moins de 180 vers, dans laquelle l'Esprit répond une nouvelle fois à mes doutes sur sa personnalité. La voici :

À MON INTERPRÈTE

Douter ! Douter toujours ! O pauvre esprit humain !
Tu m'inspires pitié ! De tout cœur je te plains !
Plus on cherche à t'instruire ; plus on a de faiblesse
Et de bontés pour toi, plus tu causes tristesse !
Car, tu n'es pas encore satisfait sur un point
Que déjà ta raison investigate plus loin.
Aux débuts, mon vers libre causait ton épouvante !
Aujourd'hui, c'est sa forme qui te trouble et te hante.
De même que tu disais : " Ces vers-là sont trop sots
Pour notre prosodie, ils ne sont pas d'Hugo. "
De même, maintenant, tu t'en prends à la forme,
Et, pour peu, je le sens, tu m'enverrais sous l'orme !
Le vers d'Hugo, tu dis, était nerveux, cassant,
Parsemé d'antithèses, de mots retentissants,
Tandis que celui-ci, vraiment, c'est le contraire.
Il est doux, monotone, d'expression ordinaire,
Rien n'y sent la grandeur de son puissant génie,
De sa verve fougueuse.
Ainsi, tu me renies ?

A ton aise ! Mais, sache que je n'écris pour toi,
Et que je ne veux point me soumettre à ta loi !
Aussi trivial ou sot que mon vers te paraisse,
Je n'en fais aucun cas. Ici, rien ne nous blesse.
Retiens, pour ton usage, ce que déjà j'ai dit :
" Que vos règles ne sont celles du Paradis. "
Tandis qu'autour de vous vous recherchez l'emphase,
Nous voyons la beauté dans les plus simples phrases.
Ne pense point trouver le Hugo du passé,
Dans le vers actuel. N'y vois que la pensée,
Le fond et non la forme.
Me ferais-tu l'injure,
Lorsque tout se transforme, dans l'immense nature,
De penser que moi seul, sur la vaste filière
Des êtres qui progressent, dois rester en arrière ?
Je dis la vérité, je la dis de mon mieux,
Dans le langage simple, élevé de nos Cieux.
Sois donc plus confiant et redeviens plus sage.
Ecris, écris toujours ! Sais-tu combien tes pages
Viendront sécher de larmes et tarir de douleurs ?
Pour toi, comme pour moi, n'est-ce point le bonheur ?
Victor HUGO.
8 janvier 1897.

Chapitre XI – La question sociale

62. Etat social déséquilibré par les haines, les divisions, la misère, les armements, etc. — Justice et police insuffisantes à contenir les mécontents. — Dangers des barons de la finance.

8 janvier (suite).

Telle est l'ère nouvelle, joyeuse et pacifique,
Et tel est l'avenir, riant et magnifique,
Que les Esprits d'en haut viennent vous apprêter,
Conduits par leur Seigneur, " l'Esprit de Vérité ",
Envoyé par Jésus.
Admirez la Sagesse
Du Père Tout-puissant ! Bénissez sa tendresse !
Car, toujours tout arrive au beau moment précis !
Que serait-ce de vous, dans peu de temps d'ici,
Avec ces armements qui ruinent vos forces,
Epuisent vos trésors, vous achèvent par force ?
Avec ces haines affreuses, toutes ces divisions
Qui sont de peuple à peuple, de maison à maison,
Où l'on n'obéit plus à d'autres sentiments
Qu'à la basse jalousie, à l'amour de l'argent ?
Que feriez-vous bientôt, au milieu de vos peines,
Qui chaque jour s'aggravent, rendant plus incertaines
Vos résolutions ? Est-ce que votre justice,
Doublée de vos soldats et de votre police,
Pourrait maintenir l'ordre et contenir longtemps
La foule toujours croissante de tous les mécontents ?
Vous ne voyez donc pas qu'il n'est plus d'équilibre ?
Et que tous vos beaux textes n'ont fait personne libre ?
Vous ne voyez donc pas que quelques grands seigneurs,
Barons de la finance, sont maîtres de vos cœurs,
Parce qu'ils ont votre argent ; et, sans vous le nier,
Ils peuvent s'approprier votre ultime denier ?
Pouvez-vous ne pas voir que bientôt, dès demain,
Vous serez devenus esclaves dans leurs mains ?
Car, cet appât du gain est tant invétéré,
Si naturel en eux, qu'ils ne s'arrêteraient
Jamais sur cette pente, si vous les laissiez faire ;
Capables de vouloir pour eux toute la terre !
Vous auriez donc partout répandu votre sang,
Dans des révolutions, des guerres de géants,
Pour secouer le joug de l'ancienne noblesse,
Afin de retomber dans pareille détresse !
Mieux valait sûrement rester aux temps passés !
Car, ils ont franchement été mal dépassés !
Les nobles d'autrefois avaient au moins du cœur ;

Tandis que ces barons n'ont jamais eu d'honneur !
Surtout, ne pensez pas que je vienne vous dire
Des choses aussi dures dans le but de médire
De quelqu'un d'entre vous.
Je fais une critique
Qui s'attache à vos mœurs, à votre politique,
Me plaçant au-dessus des personnalités,
Que j'aime et veux aider avec sincérité.

63. La responsabilité de la présente situation n'est à personne en particulier ; mais à tous à la fois, — Conseils aux hommes.

Aucun de vous, d'ailleurs, ne peut être rendu
L'unique responsable de l'immense cohue,
Du gâchis infernal où vous êtes enfermés.
La faute en est à tous : autant à l'opprimé
Qu'à celui qui l'opprime. Il dépendait de vous,
Par votre volonté, de résister à tout,
Et d'obliger les gens à respecter vos droits,
Car, vous aviez la force et vous faites les lois.
Est-ce vrai ? Dites-le ? Ne vous plaignez donc pas !
Tâchez tout simplement de sortir d'embarras,
Par les plus sûrs moyens.
Je vous dis en mon âme :
Tant que chez vous, enfin, la jalousie infâme,
Et l'envie, et la haine, et leur cortège affreux
De bassesses sans nombre et de vices honteux,
N'auront pas livré place à d'autres sentiments ;
Tant que vous donnerez un tel culte à l'argent ;
Que vous serez esclaves de passions insensées,
De votre sot orgueil, des erreurs du passé ;
Que vous n'établirez cette belle justice
Qui se fait toute seule, sans besoin de police,
Rendant également passibles des mêmes lois
Le plus humble des pauvres et le plus grand des rois ;
Tant qu'au lieu d'alléger le fardeau de vos peines,
Vous soufflerez dessus le venin de vos haines ;
Qu'on trouvera, chez vous, des vieillards mendiant,
Sans pain et sans asile, à l'affût du passant ;
Des orphelins sans guide, des veuves abandonnées
A vos railleries viles, souvent désordonnées ;
Tant que, dans vos écoles, on ne trouvera pas,
Sans nulle distinction de classes, ni d'état,
Vos enfants réunis dans la même famille,
Où l'égalité règne, où le talent seul brille ;
Tant que chacun de vous ne saura consacrer
Sa personne et son temps, ses intérêts sacrés,
Au bien de tous ses frères : qu'on ne comprendra pas
Que l'on ne peut avoir de bonheur ici-bas,
En dehors de l'amour, du respect du prochain,

" Vous ne serez point sûrs de votre lendemain ! "
 Vous resterez toujours comme sur un volcan,
 Prêts à vous effondrer dans le gouffre béant !
 Vous pourrez corriger vos lois défectueuses ;
 Faire les découvertes les plus ingénieuses ;
 Prendre les précautions les plus sûres, les plus sages,
 Pour pouvoir arrêter le flot à son passage,
 Contenir cette foule épuisée de souffrances,
 Lasse de vos promesses et de votre ignorance,
 Fatiguée de n'avoir que des os à ronger
 Au milieu de ce luxe où, tous, vous l'engagez ;
 Vous n'empêcherez pas que des soulèvements
 Ne vous remuent, sans cesse, suivis de noirs tourments ;
 Vous ne contiendrez pas l'immense et forte foule,
 Sans cesse en mouvement, comme une mer de houle,
 Qui, toujours menaçante, réclamera du pain
 Pour vous laisser la paix, en apaisant sa faim.
 Et, puissiez-vous encore la dompter un instant,
 Qu'en résulterait-il ? Rien, puisqu'en peu de temps,
 Les mêmes satisfaits auraient cessé de l'être,
 Augmentés des nouveaux que chaque jour voit naître !
 Vous tourneriez toujours dans un profond dédale,
 Sans résoudre jamais la question sociale !

64. Les Nations veulent la paix et sont obligées à préparer la guerre. — Leur politique à la dérive.

9 janvier.
 N'est-ce pas que telle est bien votre condition ?
 Qui pourrait vous sortir de telle situation,
 Si, des rayons bénis ne descendaient d'en haut
 Faire un peu de lumière dans vos vilains tripots ?
 Car, enfin, vous voilà dans un terrible enfer !
 Vous avez tourné tout et mis tout à l'envers.
 Et, plus vous recherchez à remettre de l'ordre,
 Plus vous semez partout confusion et désordre
 Quand une loi se vote, vous vous apercevez
 Qu'elle ne produit point ce que vous poursuivez.
 Vous en faites une autre. Et, même résultat !
 Toujours vous retombez de Charybde en Scylla !
 " Vous voulez tous la paix, ici-bas sur la terre,
 Et vous êtes forcés de préparer la guerre ! "
 Chacun cherche à se mettre du côté du plus fort,
 Pour garantir ses biens et s'assurer son sort.
 Et, comme celui-là n'est pas bien démontré,
 On traîne à la dérive ; on n'ose se montrer.
 Quel étrange spectacle ! Les nations maintenant
 Sont de vraies girouettes tournant à tous les vents !
 Autrefois on avait une idée, un programme !
 On allait de l'avant, tenant son oriflamme

Bien haut, très haut levée ! Maintenant, on se tait.
Aucun ne peut savoir ce que son voisin fait.
" Comment le saurait-on, s'il ne le sait lui-même,
Puisque tout est mensonge, tout est stratagème ? "
Autrefois, tous les peuples sentaient battre leur cœur !
Aujourd'hui, la vaillance a fait place à la peur !
Vous vous considérez comme étant ennemis,
Et voulez cependant paraître tous amis.
Il n'est pas un de vous qui ne soit très content
S'il arrive au voisin un désastre poignant !
Car devenant plus faible, il porte moins ombrage
A vos chers intérêts, comme à votre courage.
Au lieu d'apaisement, pour votre sécurité,
Vous ne savez créer que des rivalités.

65. La guerre n'amènerait pas de solution, mais seulement de nouveaux désastres et des guerres plus terribles encore. — Ce qui se fonde sur la violence, s'en va par la violence. — Triste manie de chercher à ressaisir toujours ce qui vous a été ravi.

Cependant, nul ne veut sérieusement la guerre
Qui, derrière elle, entraîne les plus noires misères,
Les maux les plus cruels, les plus grandes horreurs,
Ruinant également et vaincus et vainqueurs.
Et, d'ailleurs, cette guerre à quoi servirait-elle ?
Votre situation s'améliorerait-elle ?
Non pas ! détrompez-vous ! Car, même en admettant
Que le calme apparût un tout petit instant,
Il serait le prélude de nouvelles tempêtes,
Plus effroyables encore, faisant tomber vos têtes
Comme le fit jamais le plus mauvais génie.
Et, qui pourrait prévoir quand ce serait fini ?
Ce serait une lutte de brigands furieux,
Comme on n'en vit jamais pareille sous les Cieux,
Où tout s'achèverait dans les fumées du sang,
Et tout s'abîmerait dans le profond néant.
Non, non, mes chers amis, gardez-vous d'aller là !
Que ce mauvais côté ne vous attire pas !
Là n'est point le salut ! Vous ne pourrez fonder
Rien de bon, de durable, sans le redemander
A ces préceptes sains, moraux de l'Évangile,
Qui satisfont à tout et rendent tout facile.
Tant que vous chercherez à régler par la force
Le problème social, vous n'aurez que l'écorce
Et ne tiendrez le fruit. Ce qui fut établi,
Fondé par la violence, fût toujours démoli
Par la même violence.
Ne le voyez-vous pas,
En tous lieux et toujours ? Est-ce que vos embarras
Ne sont pas le produit de la même violence ?
Seriez-vous donc pétris d'une telle ignorance

Que cette vérité, pourtant si manifeste,
Ne vous ait point frappés ?
Il n'est pas une peste
Qui soit plus désastreuse, plus funeste pour vous,
Que la triste manie que vous possédez tous
De chercher constamment, au péril de vos vies,
A ressaisir encore ce qu'on vous a ravi !
Car, de cette façon, la paix est difficile.
Toujours il en est un qui ne vit pas tranquille
Si le faible aujourd'hui, devenant fort demain,
Repassse à l'adversaire ses haines, ses chagrins !

66. La solution est dans les doctrines saintes de l'Évangile, dans l'amour du prochain.

Il faut abandonner cette méthode usée,
Vieille comme le temps, et l'inutiliser.
De nos jours, on ne peut continuer de la sorte.
Vous êtes trop nombreux ! La misère est trop forte !
Ne jetez pas de l'huile sur la cendre qui fume !
Mettez-y donc de l'eau pour qu'elle ne rallume,
Et que tout soit fini ! Vous courriez grand danger
D'être les uns les autres à la fois égorgés,
Si le tison des guerres s'enflammait de nouveau ;
Car, ce serait, bien sûr, le moindre des fléaux
Qui vous ravageraient ici-bas sur la terre.
Voulez-vous, mes amis, voir finir vos misères
Et les voir s'achever du mode le plus prompt
Qui donnera à tous la satisfaction
La plus belle, la plus sûre, comme la plus durable ?
Voulez-vous échanger votre état misérable,
Où tout est si précaire, tout souffre et tout périt,
Contre un lieu de délices, toujours frais et fleuri ?
Cessez de regarder ici-bas sur la terre,
Qui n'est qu'une demeure bien courte et passagère,
Faites pour votre corps, non point pour votre esprit !
Reportez vos regards vers le ciel, la Patrie !
Étudiez, enfin, nos doctrines si saintes
Qui calment les douleurs et tarissent les plaintes,
Enseignant, à chacun l'amour, le dévouement,
Et vous portant à tous le vrai contentement !
Mettez-les en pratique ! Vous verrez que personne
Ne s'élèvera plus contre aucune couronne !
Car, tout deviendra juste, sera plus équitable,
On ne trouvera plus aucun fait punissable.
Vous verrez que, bientôt, les hommes s'aimeront
Au lieu de se haïr, qu'ils se protégeront.
Rien que l'amour chez eux ; nulle part de l'envie !
Chacun saura pour tous sacrifier sa vie.
Si vous saviez, mes frères, ce qu'il est doux de vivre
Dans cet état de paix ! Quel n'est pas le délire

De ces âmes bénies qui savent s'oublier
 Pour penser au prochain, toujours se sacrifier !
 C'est une satisfaction, bien douce et bien touchante,
 Qu'aucune autre n'égale ! Que seule l'âme aimante
 Apprécie et connaît !
 Oh ! Pourquoi faut-il donc
 Que les hommes s'amuse à faire des canons,
 Pour s'entre-déchirer, se créer des misères ?
 Ils seraient bien heureux ici-bas sur la terre,
 Au lieu de se combattre, s'ils savaient tous s'aimer !
 Leur enfer cesserait ! Ils y vivraient charmés !
 Oui ! Pourquoi donc chercher à nuire à son prochain ?
 A troubler son repos ? Lui rendre amer son pain ?
 A lui faire, en un mot, la vie plus difficile,
 Soit le tyrannisant, soit le rendant servile ?
 — Toutes choses d'ailleurs, qui réclament souvent
 De bien durs sacrifices et de bien grands tourments. —
 Pourquoi l'homme, au contraire, ne travaille-t-il pas
 A soulager son frère, à l'aider ici-bas ?

67. Description d'une société où la vie est en commun.

Oh ! Si vous connaissiez cette vie en commun :
 Un travaillant pour tous, tous étant faits pour un !
 Là, jamais rien ne manque, tout est en abondance ;
 Aucun ne perd son temps. Et, ce serait démence
 De chercher à savoir qui plus a mérité,
 Car tous font de leur mieux pour la communauté.
 Là, jamais discussions et jamais de désordres.
 Personne n'obéit, nul ne donne des ordres.
 La conscience est la loi : chacun fait son devoir
 D'un mode irréprochable. Nul ne se laisse choir.
 Là, jamais point d'envie : à quoi servirait-elle ?
 Personne n'est patron et nul n'est en tutelle !
 Le seul désir qu'on a, le vrai bonheur parfait,
 C'est de voir son prochain, heureux et satisfait.
 Les autres étant contents, on est content soi-même,
 Car, le bonheur des autres est le seul que l'on aime.
 Dans un semblable état, il n'est point de chômage :
 Le travail est commun pour tous, à tous les âges.
 Personne n'a jamais souci du lendemain.
 Nul n'est frappé, non plus, de peines ni chagrins.
 La maladie, elle-même, d'aucun d'eux n'est connue ;
 Car, les germes en ont a jamais disparu,
 Grâce à la pureté de la douce atmosphère
 Que leurs beaux sentiments sont parvenus à faire.

68. Le bonheur n'est ni dans le talent, ni dans la fortune. — Il est dans l'accomplissement du devoir, la résignation et la noblesse des sentiments. — Jésus, malgré ses souffrances, fut le plus heureux de nous tous.

Quel est celui de vous qui ne préfère pas
 Vivre dans ce milieu, dans ce paisible état,
 Que de passer sa vie toujours contrarié,
 Ne sachant qui chérir, moins à qui se fier ;
 En butte à tous les maux, jaloué, jalouant,
 Etant maudit des uns, des autres médisant,
 N'ayant autour de soi que des adulateurs,
 Dont il faut se méfier, ou des accusateurs ?
 Voit-on rien de plus triste que la maison d'un père
 Qui n'est pas respectée ? Où n'importe quel frère
 Porte envie à ses frères ? Peut-on voir, sans union,
 Le bonheur séjourner en aucune maison ?
 Par contre, regardez la plus triste mansarde,
 Où tous sont bien unis, où nul ne se hasarde
 A manquer aux devoirs de la fraternité !
 N'y vit-on pas heureux, malgré la pauvreté ?
 Non, non, sachez-le bien, le bonheur ne dépend
 Ni du rang qu'on occupe par ses propres talents,
 Et ni de la fortune ! Il est tout, il réside
 Seul, dans les sentiments qui nous servent de guide.
 Jésus a pu passer pour le plus malheureux,
 Ici sur cette terre, du moins à certains yeux !
 Par son abnégation et son amour pour nous,
 Il y fut cependant le plus heureux de tous.
 Son âme radieuse, même quand il souffrait,
 Ressentait une joie, un bonheur pur, parfait,
 Parce qu'en accomplissant son devoir sur la terre,
 Il savait qu'il souffrait pour le bien de ses frères.
 Ne pensez donc jamais trouver le vrai bonheur
 Et la félicité, pas plus ici qu'ailleurs,
 Tant que restant soumis aux erreurs politiques,
 Dont je viens d'esquisser assez longue critique,
 Vous n'entrerez enfin, dans l'unique chemin
 Qui, seul, peut vous sauver, assurer vos destins,
 Remplaçant votre haine et vos dissentiments
 Par l'amour le plus pur, l'accord le plus touchant.

69. Le désarmement immédiat s'impose. — Nomination d'un tribunal suprême composé des élus de toutes les Nations pour y procéder.

Surtout, ne dites pas : " La chose est impossible. "
 Tout peut se dominer et rien n'est invincible.
 Avec la volonté, ferme et bien résolue,
 Il n'est point de barrière qui ne soit abattue.
 Est-ce si difficile ! Pourquoi désespérer ?
 N'avez-vous donc pas tous les mêmes intérêts ?
 Quel est celui de vous qui voudrait la misère ?
 Et quel est donc le peuple qui peut aimer la guerre ?
 Que celui qui voudrait troubler encore la paix
 Soit immédiatement par les autres frappé !

N'arrivera-t-on pas à se mettre d'accord
Sur un pareil sujet, de qui dépend le sort
De toutes les Nations ?
Oui ! Que cette mesure,
Dont l'initiative ne peut paraître dure
A personne entre vous, soit partout décrétée !
Qu'un tribunal de paix et de fraternité,
Composé des enfants de toutes les nations,
Proportionnellement à chaque population,
Soit nommé par les peuples ! Et que son premier soin
Soit le désarmement, votre plus grand besoin !
Que tous les peuples ensemble dissolvent leurs soldats,
Les envoyant aux champs et non plus aux combats !
Le plus puissant devra commencer le premier !
Les autres, à leur tour, suivront jusqu'au dernier ;
Et, les licenciés s'égalisant toujours,
On en aura fini partout le même jour !

**70. Les soldats aux champs ; prospérité de l'agriculture, du commerce et de l'industrie.
— L'allégresse et l'abondance reviennent sur la terre. — Réponse à ceux qui pourraient
considérer la guerre comme toujours nécessaire.**

La terre, alors, pourra respirer à son aise.
Elle sera sortie de l'ardente fournaise
Qui vous paralysait et tous vous étouffait,
Tout étant consommé, gaspillé sans effet.
Vos champs reflouriront, prendront une autre vie ;
L'industrie, le commerce seront moins asservis.
Au lieu d'absorber, d'épuiser vos ressources,
Ces millions de soldats enrichiront vos bourses.
Car, leur temps qui, pour vous, était si négatif,
Si pesant et si dur, deviendra productif.
Pas n'est besoin d'avoir une bien grande science
Pour calculer bientôt l'effet de leur présence
Parmi vous. Ne sont-ils la force et la gaieté,
Les meilleurs éléments de la félicité ?
Ne sont-ils pas encore la vigueur, le courage ?
Et, que saurait-on craindre quand on est à leur âge ?
Leurs travaux si variés, très utiles à la fois,
N'est-ce point l'abondance qui revient à vos toits ?
Je dirai plus encore : cette belle jeunesse
N'est-elle votre amour, toute votre tendresse ?
Leur gaieté naturelle, leurs joyeuses chansons,
N'est-ce pas le bonheur, la joie dans vos maisons ?
Qui pourrait contester pareilles vérités ?
Avec quels arguments pourrait-on les lutter ?
Pourra-t-on croire encore la guerre nécessaire,
Pour le maintien des trônes, ou pour purger la terre
D'un trop plein qui serait un jour une menace ?
Mais ! N'avez-vous donc pas, chez vous, beaucoup de place ?

Qu'occupez-vous du globe ? La dixième partie !
Et, pouvez-vous savoir si là tout aboutit !
Quant à vos empereurs, ai-je besoin de dire
Ce que chacun connaît ! C'est que le plus haut sire
N'est rien et ne peut rien, sans votre volonté,
Qu'il est, bon gré mal gré, forcé de respecter.
Non, ils ne seront plus au progrès des obstacles !
Car, si pendant longtemps on les prit pour oracles,
On sait bien aujourd'hui que, s'ils sont les premiers
Ici, souvent au Ciel ils sont les beaux derniers !

**71. La guerre est aujourd'hui impossible : le vainqueur serait aussi ruiné que le vaincu.
— Nul n'oserait prendre la responsabilité de la déclarer ; car, celui-là, serait le premier
à disparaître, lui et son peuple.**

12 janvier.

Non, non ! Croyez-le bien, pas n'est besoin de guerre,
Sur aucune planète ! Et, bien moins sur la terre,
Où tout est préparé pour la transformation
Qui doit vous amener la pacification !
De même que les familles et les particuliers
Finissent bien par suivre un chemin régulier,
A force de revers, de peines et de souffrances :
De même aussi les peuples achèvent leur jactance
Dans leurs propres bravades, quand ils les ont payées
Chèrement et compris qu'il ne faut s'y fier.
Or, la terre en est là, ! Quelle est donc la nation
Qui pourrait se permettre une intimidation
Contre une de ses voisines ? Qu'en résulterait-il ?
Cela n'est pas douteux ! Ce seraient les fusils
Et les canons hideux qui, de leur triste hoquet,
Porteraient la réponse du peuple provoqué !
Or, même en admettant qu'elle fût victorieuse
Cette guerre ! Pour tous, ne serait-elle ruineuse ?
Si la nation vaincue est pillée, saccagée,
Que lui prendra-t-on bien pour se dédommager ?
Or, vous n'en doutez pas, il n'est pas un de vous
Qui se rendrait de suite après les premiers coups.
Comme on faisait jadis ! Il vous faudrait lutter,
Résister et combattre jusqu'à l'extrémité ;
Allant massacrant tout et partout dévastant,
Jusqu'à, l'extinction du dernier combattant !
Où serait le profit ? Régner sur des cadavres,
Sur des ruines fumantes, écœurantes, qui navrent !
S'être ruiné soi-même en ruinant l'ennemi !
Mieux valait sûrement ne s'être compromis
Dans désastres pareils ! Mieux valait échapper
Aux tentations de gloire et conserver la paix !
Non, non ! Quoi qu'on en pense, jamais la grande guerre
N'éclatera chez vous ! Elle serait trop chère.

Tout serait ravagé ; tout massacré, perdu.
Le vainqueur souffrirait autant que le vaincu.
La guerre ! Mais il faudrait qu'on l'osât déclarer !
Et lequel d'entre vous se croirait assuré
D'être victorieux et d'en tirer profit ?
Qui braverait le monde par un pareil défi ?
Celui-là, c'est certain, paierait cher sa démente !
Il subirait du Ciel la plus dure vengeance !
Car, il serait tué, lui, tout le beau premier
Et son armée elle-même périrait en entier !
Oh ! Oui, malheur au chef qui serait impuissant
A contenir ses haines et ses ressentiments !
" Son appel à son peuple de mobilisation
Serait aussi l'arrêt de sa disparition ;
Car, ainsi c'est écrit au Livre du destin
Auquel tous vos efforts se heurteraient en vain ! "

13 janvier.
Pourquoi, donc, continuer à préparer la guerre,
Puisqu'elle est impossible, aujourd'hui, sur la terre ?
Celui qui la déclare étant le condamné
A périr le premier, à être dominé,
— Et, cela se sachant, tous en ayant conscience, —
Lequel d'entre les peuples commettra la démente
De courir au-devant de semblables destins,
De se précipiter de lui-même à sa fin !
Ainsi, vous le voyez, les temps sont bien marqués !
Car, malgré vos désirs nettement indiqués,
Affirmés bien souvent, au milieu de vos peines,
D'en finir une fois et d'assouvir vos haines,
Vous restez en présence et ne remuez pas,
Attendant vainement le signal du combat,
Qui vous paraît devoir sonner à chaque instant,
Mais qu'on doit ajourner de printemps à printemps.

72. Il ne faut plus songer à la guerre, bonne pour les temps passés des barbares, de la monarchie absolue, de la domination du clergé et quand les peuples ne se fréquentaient pas. — Aujourd'hui les hommes sont libres et les peuples ne forment plus qu'une seule et même famille.

Cessez donc, une fois, de penser à la guerre.
Vous ne voyez donc pas que c'est une chimère
Insensée, repoussante, bonne pour le passé,
Quand notre humanité point ne se connaissait !
Elle se comprenait quand les peuples barbares,
Obligés de sortir de pays trop avarés,
Avaient besoin, pour vivre, de trouver d'autres champs
Plus fertiles et plus doux pour nourrir leurs enfants ;
Elle se comprenait lorsque la royauté
Tenait les gens captifs, sous les fers garrottés,

Parce qu'il fallait alors tout accepter d'un maître,
Qui n'avait d'autre idée que celle d'apparaître
Pour qu'on parlât de lui, qu'on le crût le plus fort,
Voulant faire trembler les vivants et les morts ;
Elle se comprenait aussi, quand le clergé,
Sous son pouvoir inique, vous tenait engagés,
Semant dans tous vos rangs la noire délation,
Pour mieux y fortifier sa domination ;
Elle se comprenait, enfin, quand les frontières
Elevaient entre vous de puissantes barrières
Difficiles à franchir, qu'on ne traversait pas,
Sans se créer de grands et sérieux embarras,
Parce qu'alors tous les peuples, vivant isolément,
Ne se connaissaient pas et croyaient fermement
Qu'il fallait regarder, comme étant ennemis,
Les gens nés dans des lieux à leurs lois insoumis.
Mais aujourd'hui, vraiment, que tout le monde est libre !
Que, sur la terre entière, il n'est pas une fibre
Qui vibre quelque part sans se répercuter
Jusqu'à la moins connue de toutes vos cités !
Aujourd'hui que les peuples se rencontrent partout !
Qu'ils confondent, en tous lieux, leur langage et leurs goûts !
Qu'ils se savent chez eux, n'importe en quel endroit,
En vivant du travail, se conformant aux lois !
Qu'ils se connaissent mieux ! Qu'ils peuvent s'assurer
Qu'ils ont mêmes devoirs et mêmes intérêts !
Aujourd'hui que les hommes se savent tous égaux,
Aux climats qui sont froids, tout comme aux pays chauds !
Que la facilité des communications
A largement ouvert les portes des nations !
Que même les frontières sont près de s'effacer,
Bien que le sentiment national n'ait cessé !
Aujourd'hui, pour tout dire, que le soleil qui brille
Paraît les embrasser dans la même famille !
Qu'il n'est plus de distance, qu'on peut rapidement
D'un bout du monde à l'autre s'entendre facilement !
Que les mêmes nouvelles font tressaillir les cœurs,
Portant aux uns la joie, aux autres la terreur !
Que l'homme, au lieu de voir un fougueux ennemi
Dans l'autre homme, y rencontre un frère, un bon ami !
Aujourd'hui que les êtres se rapprochent sur terre,
" Vous voudriez que l'on pût faire encore la guerre ! "
Non ! non ! Ce temps n'est plus, car tout tient une fin !
Après la nuit obscure se lève le matin !
Et la lueur du jour permet de reconnaître
Les fautes et les erreurs que la nuit fait commettre.

73. Adieux à la nuit, fille de l'ignorance

Arrière ! Loin de nous ! Nuit obscure, éhontée !

Qui tant nous as gardés, dans ton obscurité,
Où le beau se confond à la noire laideur ;
Où le vrai ne se peut distinguer de l'erreur ;
Où toutes les passions se donnent rendez-vous ;
Où les pires des maux s'abattirent sur nous ;
Où, tantôt menacés et tantôt menaçants,
Nous ne cessâmes pas un seul jour nos tourments ;
Arrière ! Nuit obscure, fille de l'ignorance !
Disparais pour toujours ! Car ta sottise éloquence
Ne sut faire jamais que des discours trompeurs
Qui, délectant nos sens, endurcirent nos cœurs !
C'est toi qui, dans ce monde, où devrait régner l'ordre,
As su semer partout confusion et désordre !
C'est toi qui, par tes goûts, désordonnés et bas,
Sus nous entretenir dans l'ardeur des combats !
Et, c'est toi, toujours toi, par ton acharnement,
Qui fais régner l'erreur encore jusqu'à présent !
Que la justice du Père te soit bien indulgente !
Qu'il te délivre, enfin, de la noire tourmente
Qui t'abîme toi-même ! Qu'un rayon lumineux
Eclaire tes ténèbres et dessille tes yeux !
Nous qui sommes sortis de tes rudes étreintes,
Nous n'aurons contre toi pas une seule plainte !
Car, si ta dure nuit nous fit beaucoup souffrir,
Elle nous prépara le plus bel avenir.

Chapitre XII – La nouvelle ère

RÉGÉNÉRATRICE DE NOTRE HUMANITÉ

74. Transformation rapide de la société actuelle, sous l'influence de la morale de Jésus. — Religion et science sont synonymes. — La médiumnité, trait d'union entre le Ciel et la Terre.

Oh ! Terriens, mes amis, cessez donc de douter !
L'heure du vrai progrès, de la fraternité,
Vient à pas de géant ! Une aurore nouvelle
Toute faite d'amour, resplendissante et belle,
Point à votre horizon !
Désormais votre science,
Élargissant le champ de ses expériences,
Va trouver le chemin de cet immense port
Où vous attendent ceux que vous avez crus morts,
Vous retirant, enfin, de l'ornière profonde
Où s'était follement engagé votre monde !
Désormais, plus d'erreurs ! La grande vérité,
Comme un phare brillant, va sur vous, éclater !
Et, la pure morale qu'enseignent les esprits
Va transformer vos cœurs, de ses beautés épris !
Oh ! Quand vous connaîtrez la sublime morale,
— Dont les prêtres avaient fait un infernal dédale, —
Dans toute sa beauté, dans toute sa splendeur,
Morale de Jésus qui touche tous les cœurs !
Quand vous aurez compris les beaux enseignements,
De vos frères, plus libres au sein du firmament !
Que vous aurez perçu, senti la grande vie
Qui nous enchaîne tous et toujours nous ravit !
Que vous saurez, enfin, que religion et science
Sont des mots identiques, sans nulle différence,
Se confondant ensemble au langage des Cieux !
Car, plus on étudie, mieux on adore Dieu.
Quand vous aurez plongé dans la science des fluides.
Vos investigations, placés sous notre égide !
Que vous connaîtrez bien la médiumnité,
Pouvant la dominer, sachant en profiter !
— Cette médiumnité, superbe trait d'union
Entre le Ciel et l'homme, et le plus beau des dons,
Qu'on puisse posséder ici-bas sur la terre. —
" Combien vous serez loin de penser à la guerre ! "
Combien tout va changer, tout va se transformer,
Au milieu de vous tous, et se réanimer !

75. Idées nouvelles. — Fin de l'ignorance. — La véritable instruction. — La femme médium prenant enfin son rang d'éducatrice de la famille et de la société.

14 janvier.

Alors, la jalousie et l'envie et la haine
Auront fini leur temps. Vous briserez leurs chaînes.
L'accord le plus parfait renaîtra parmi vous,
La plus belle harmonie vous réunira tous.
Et l'allégresse, alors, reviendra sur la terre,
Effaçant à jamais l'ombre de vos misères ;
Tous les hommes, entre eux, se donneront la main,
Et marcheront ensemble à leurs communs destins.
Les peuples formeront une seule famille,
Heureux de s'entraider. Les fameuses bastilles,
Tombeaux des nobles cœurs, des hommes de vertu,
Seront rasées partout, à jamais disparues.
On sera délivré de la sotte ignorance,
Suppôt de tout orgueil et de toute arrogance,
Cause de tous vos maux.
Partout l'instruction
Sera donnée à tous avec profusion.
— Non pas cette instruction, simple et rudimentaire,
Qui consiste à connaître les règles de grammaire ; —
Mais, cette instruction, solide et bienfaisante,
Qui fait que l'homme est maître ; que rien ne le tourmente ;
Connaissant ses devoirs envers la société,
Sachant les pratiquer avec sincérité ;
Faisant le bien partout ; cherchant toujours à plaire ;
Préférant recevoir le mal que de le faire ;
Toujours prêt à aider, soulager son prochain ;
Prenant part à ses peines et partageant son pain.
Et, cette instruction sera si répandue,
Que pas un seul de vous ne l'aura point reçue !
La femme, qu'aujourd'hui vous instruisez si peu,
Lira bien mieux que vous, dans le Livre de Dieu !
Et vous lui donnerez, au milieu de vous tous,
La place qui lui revient, la première entre vous.
Alors, elle jouera, dans toutes les familles,
Son vrai rôle, éduquant vos garçons et vos filles ;
Leur montrant de bonne heure le chemin du bonheur,
Entier dans le devoir, la noblesse du cœur.

76. Invocation à l'Ève nouvelle. — La médiumnité donnée à la femme par Dieu, est le prix de ses vertus et de sa résignation.

Oh ! Sois bénie de Dieu, Eve des temps nouveaux !
Toi qui vas, désormais, à partir du berceau,
Nourrir tous nos enfants du lait de cette science,
Qui les rendra si forts, dès leur plus tendre enfance ;
Leur enseignant à tous cette loi solidaire,
Qui fait qu'en tous pays, nous n'avons que des frères,
Que nous devons aimer et jamais ne haïr,
Qu'il nous faut soulager, non point faire souffrir !

Oui, sois bénie de Dieu, compagne de nos âmes !
 Toi que toujours l'amour, le dévouement enflamme !
 Viens prendre parmi nous ce rang que t'ont valu
 Et ton abnégation et les belles vertus !
 Viens ! Enseigne à nos fils ces vérités sacrées,
 Qui nous étaient cachées dans la voûte azurée !
 Viens ! Écrase d'un coup la tête du serpent ;
 Et délivre nos fils de nos anciens tourments !
 Oui, c'est bien évident, ce sera par la femme
 Que sera établie, enfin, la paix de l'âme
 Ici-bas parmi vous ! C'est elle qui fera
 Cesser vos divisions, terminer vos combats !
 Comme dans la famille elle sera la reine,
 La société, de même, l'aura pour souveraine !
 Le clergé le savait ! C'est en la dominant
 Qu'il vous a gouvernés pendant aussi longtemps.
 Et, c'est aussi par elle que l'armée du Seigneur
 Vient se manifester, réanimer vos cœurs ;
 Car, par ses qualités, son organisation,
 Elle nous facilite la communication.
 Toutes sont médiums, — même sans le savoir. —
 Beaucoup nous sont soumises contre leur bon vouloir.
 Ce don si merveilleux de la médiumnité,
 Dont les gratifia la suprême Bonté,
 De préférence à l'homme, est la digne récompense
 De leur abnégation, de toutes leurs souffrances,
 Patiemment supportées. C'est le prix des vertus
 Que leur résignation ici leur a valu.
 Oh ! Sois bénie de Dieu ! Sois bénie de nous tous !
 O toi, nouvelle Eve, qui seras parmi nous,
 Non plus cette compagne, résignée et docile,
 De nos peines et de nos joies ; d'humeur toujours facile,
 Qui te soumetts à tout ;
 Mais, notre conseillère,
 Notre meilleure amie, par deux fois notre mère,
 Mère de notre corps, mère de notre esprit !
 Toi que Dieu colloqua, près de nos cœurs épris,
 Comme intermédiaire entre l'homme et les anges,
 Pour nous conduire tous vers leurs belles phalanges !
 Qui, pour notre bonheur, fus envoyée du Ciel !
 Toi, le plus joyau des mains de l'Éternel !
 Sœur dévouée et tendre, épouse affectueuse,
 Mère aimante à l'extrême et femme vertueuse !
 Toi qui sus transformer notre vallée de larmes,
 En un lieu de délices, de vertus et de charmes !
 Oui, sois bénie de tous ! Et que le Tout-Puissant,
 Qui t'a marqué ta place en son Ciel ravissant,
 Au milieu des plus belles,
 Te donne à tout jamais

Le bonheur éternel, pour avoir tant aimé !

Chapitre XIII – Motifs de la présente publication

77. Ce livre n'a pas été écrit du propre mouvement de l'auteur ; il lui a été ordonné par Dieu.

Frères, j'ai terminé. Je vous engage à suivre
Les sages instructions contenues dans ce livre.
Je vous l'ai fait écrire par les mains d'un mortel
Bien petit parmi vous, mais plus grand dans le Ciel.
Ainsi nous procédons, il faut le répéter,
Pour que la vérité soit bien manifestée.
Surtout, je vous préviens, ne vous figurez pas
Qu'on veuille vous créer de nouveaux embarras !
Cet appel que je fais à tous, petits et grands,
Aux humbles comme aux forts, et surtout aux savants,
De prêter attention aux faits du spiritisme,
D'origine commune à ceux du magnétisme ;
De les observer bien avec sincérité,
Et de les étudier avec maturité ;
Cette description des êtres et des mondes,
Des lois qui les régissent et partout les fécondent ;
Toutes ces relations de matière à l'esprit,
— Points d'interrogation pour vos esprits surpris ; —
Et, ces explications des Saintes Evangiles
Qui vous les ont rendues si claires, si faciles ;
Tout cela, — sachez-le, pendant qu'il en est temps, —
N'a point été donné de mon propre mouvement ;
Car ici, dans le Ciel, nous savons respecter
Notre belle hiérarchie, toujours si méritée.
Si je l'ai fait ainsi, Dieu m'en a donné l'ordre.
Car, vous auriez pu faire encore plus de désordre,
Continuer à souffrir les plus cruels tourments,
Les maux les plus navrants et les plus déchirants,
Sans le signal d'en haut, pas le moindre rayon
Ne serait descendu luire à votre horizon.
Et, malgré cet amour que nous portons à tous,
Malgré notre douleur d'être si près de vous,
Et de vous voir perdus sans pouvoir crier gare,
Nous aurions assisté, muets à la bagarre.
Mais, Dieu, notre bon Père, qui ne perd ses enfants
Qu'après s'être servi de moyens tout puissants
Sans en être entendu, ne pouvait consentir
A vous exterminer, à vous anéantir
Sous les coups assurés de l'armée apprêtée
Par notre maître et chef " l'Esprit de Vérité ".
— Chargé de rétablir la morale sur terre,
D'y suffoquer le vice et toutes les misères, —

Sans avertissement préalable et sérieux
De l'orage qui gronde contre vous dans les Cieux.
Et moi, Victor Hugo, moi votre ancien complice,
Je fus le désigné pour ce divin service.
Ma tâche est terminée, j'ai rempli mon devoir,
Satisfait si je sus assez vous émouvoir,
Pour vous conduire, à nous ; par là vous éviter
L'horrible catastrophe menaçant d'éclater.

78. Supplications pour que les hommes continuent à l'auteur la confiance qu'ils avaient autrefois en lui. — Raisons prouvant qu'il la mérite plus que jamais.

15 janvier
Oh ! Je vous en supplie et je vous en conjure,
Mes bons amis, mes frères, ne soyez point parjures !
Ne me rejetez pas !
Tous vous m'avez aimé,
Quand j'étais sur la terre, où j'étais estimé
Plus que mon vrai mérite, et, certes, bien longtemps
J'ai souffert, parce que vous m'aviez fait trop grand.
Eh bien ! Je vous en prie ! Ne me refusez pas
Cette même confiance qu'autrefois ici-bas
Vous daigniez m'accorder !
Car, si j'en étais digne
Quand j'étais incarné ; que j'étais tant indigne,
Subissant comme vous les passions de la chair,
Tâtonnant mon chemin, très souvent à l'envers ;
Que sera-ce aujourd'hui que mon esprit ravi
Est libre et rajeuni dans l'éternelle vie !
Aujourd'hui que je vois l'ardente vérité,
Toute resplendissante, dans toute sa beauté !
Que rien ne m'est caché ! Que mon esprit lucide
Voit, observe, étudie, sous la plus haute égide !
Que la création de ce Dieu magnanime,
Devant moi se déroule admirable, sublime !
Aujourd'hui, mes bons frères, qu'à l'endroit où je suis,
— Tant est étincelante la lumière qui luit !
Et tant l'éther est pur ! Tant il est de bonheur ! —
On ne peut ni tromper, ni commettre une erreur !

79. Amour de l'auteur pour les hommes de la terre.

Savez-vous que l'amour que je ressens pour vous,
Dans ce lieu de délices, où je vous attends tous,
N'a rien de matériel, rien qui soit comparable
A l'amour de la terre, où tout est effaçable !
Savez-vous qu'aujourd'hui, — vous faisant cet appel,
Qui me fut confié par le Père Éternel, —
Mon âme toute entière vous enveloppe tous
Dans ses plus chauds rayons, ses baisers les plus doux !
Vous connaissez, n'est-ce pas la douleur d'une mère,

Quand ses pauvres enfants, rongés par la misère,
Qu'elle dispute, en vain, à leur malheureux sort,
Sont saisis, tout-à-coup, des spasmes de la mort ?
" Qu'est pareille douleur, à côté de la mienne ! "
Peut-on bien comparer une douleur terrienne,
La douleur d'un mortel, — où le corps amortit
Le choc du sentiment, —
À celle d'un esprit
Libre de la matière et n'ayant dans l'espace
Rien pour atténuer sa tristesse de glace !

80. Le matérialisme, causé par l'obscurantisme des prêtres, vipère de la société.

Oui ! Je viens parmi vous, car ainsi c'est écrit,
Fort de tout mon amour, jeter le dernier cri,
Ce cri de désespoir, de rage d'une mère
Qui, de retour chez elle, rencontre une vipère
Enlaçant ses enfants, dans leur propre berceau,
Et, brisée de douleur attend tout de là-haut !
Moi, comme elle, à mon tour, je vous trouve enlacés
D'une vipère horrible ! Et, bien plus menacés,
Parce que sa morsure est bien plus venimeuse !
La mort qu'elle vous donne est beaucoup plus affreuse
Que celle de vos corps ! C'est la mort de l'esprit !
La perte du bonheur dont on est tant épris !
" Cette vipère-là ! C'est le matérialisme,
Qu'a valu le clergé par son obscurantisme !
Ici, je le dénonce, en face de l'Univers,
Pour que l'on s'en défende, comme du pire enfer ! "

81. Appel à la miséricorde de Dieu. — La trompette de Jéricho a sonné. — Remerciements au médium.

Et, maintenant, bon Père ! Toi qui donnes la vie
A toutes tes créatures ! Toi qui les vivifies
De ton amour puissant, auquel rien ne résiste !
Devant qui tout se plie, aucun mal ne subsiste !
Toi, Père qui peux tout ! Change l'ivraie en or !
De cette boue fangeuse fais le plus beau trésor !
Que ta Volonté sainte, en tous lieux, s'accomplisse !
Et que le monde entier te loue et te bénisse !
Ton fils reconnaissant, le plus petit d'en haut,
Sur tes ordres, a sonné le glas de Jéricho.
Ce glas, lugubre et doux, signal de cette vie
Dont parlaient les prophètes à nos esprits ravis,
Apanage des fils de notre vérité,
Toute faite d'amour et de félicité !
Les temps prédits sont là ! C'est ton suprême appel
A tes enfants aimés, ô bon Père Éternel !
Fais qu'au divin signal, tous les mortels frappés,
Reconnaissant ta voix, accourent se grouper,

Sous l'immense bannière du nouveau catéchisme,
Qui vient les éclairer, dénommé SPIRITISME !
Et toi, cher Casimir, mon fidèle instrument !
Toi qui, sans le savoir, m'es cher depuis longtemps
Car, nous avons été, dans d'autres existences,
Bien unis et bien forts, rivalisant de science,
Au point de vue mortel. Ami des anciens jours !
Reçois l'expression de l'éternel amour
De celui qui toujours te surveille d'en haut
Et qu'en bas on nomma :
Le grand Victor HUGO

Table des matières

Avant-propos.....	3
Préliminaires – Communications préparatoires.....	5
Chapitre I – Introduction.....	10
Chapitre II – La réincarnation.....	14
Chapitre III - L'Univers et l'amour.....	20
Chapitre IV - L'intervention des Esprits et le réveil.....	29
Chapitre V – Magnétisme, spiritisme, médiumnité.....	34
Chapitre VI – Appel aux savants.....	43
Chapitre VII – Conseils au clergé.....	52
Chapitre VIII – Paraboles de Jésus.....	59
Chapitre IX - L'Esprit de vérité.....	64
Chapitre X – Résultats de l'union des incarnés et désincarnés.....	70
Chapitre XI – La question sociale.....	77
Chapitre XII – La nouvelle ère.....	89
Chapitre XIII – Motifs de la présente publication.....	93